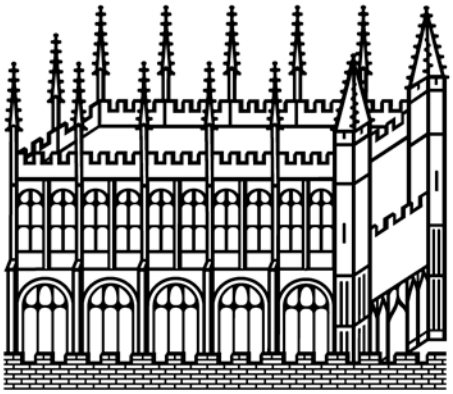


Bodleian Libraries

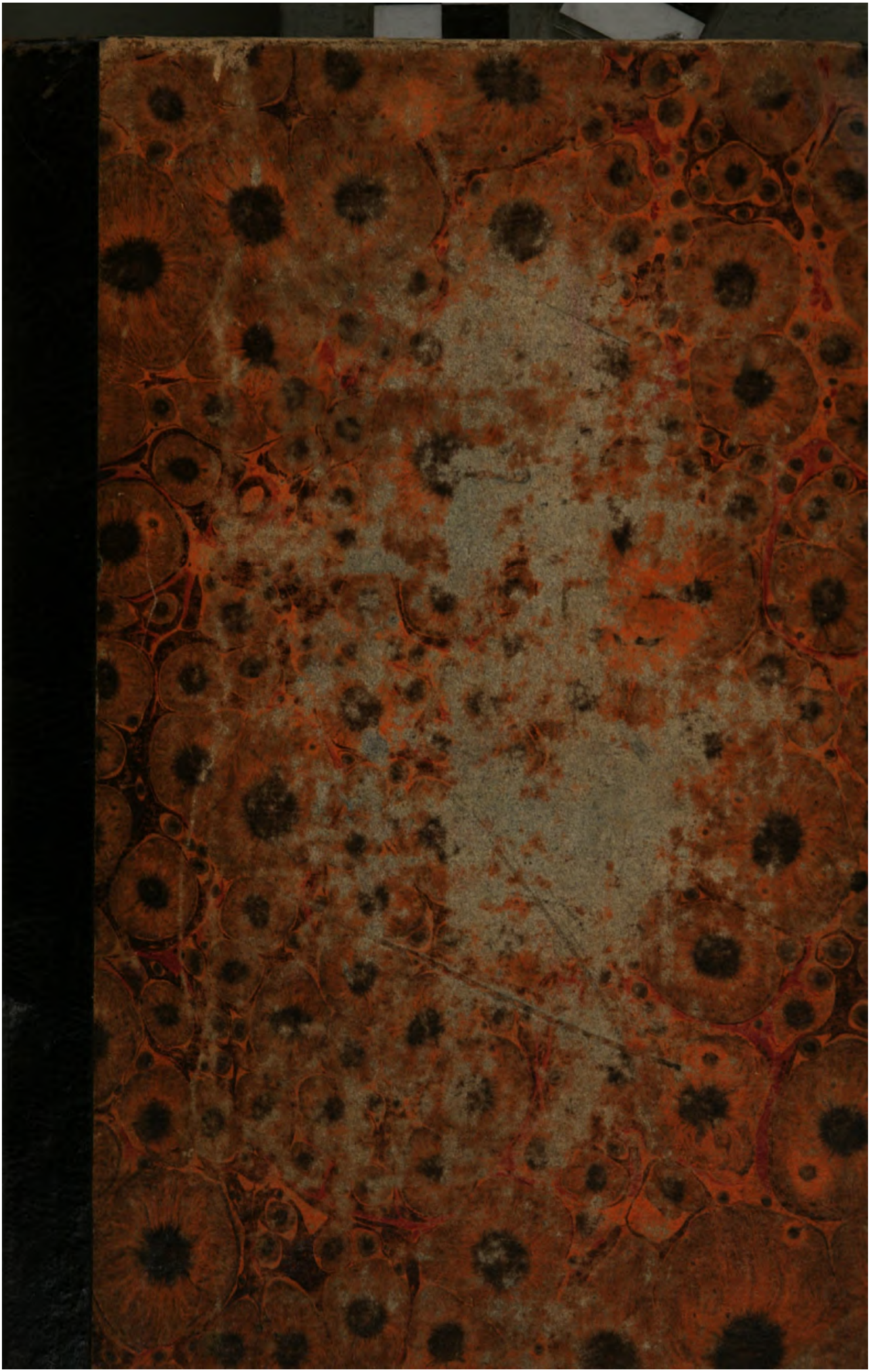
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

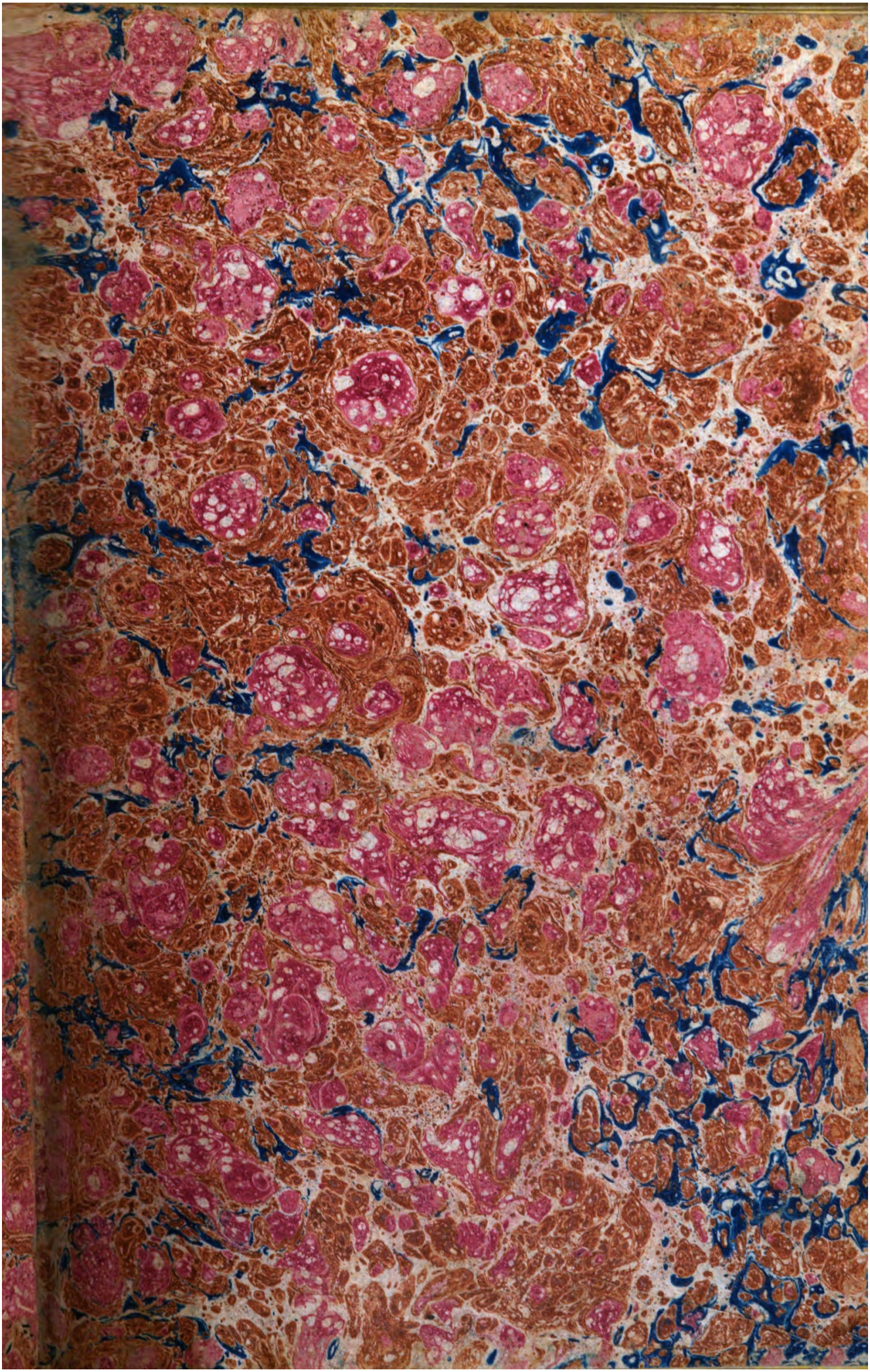
For more information see:

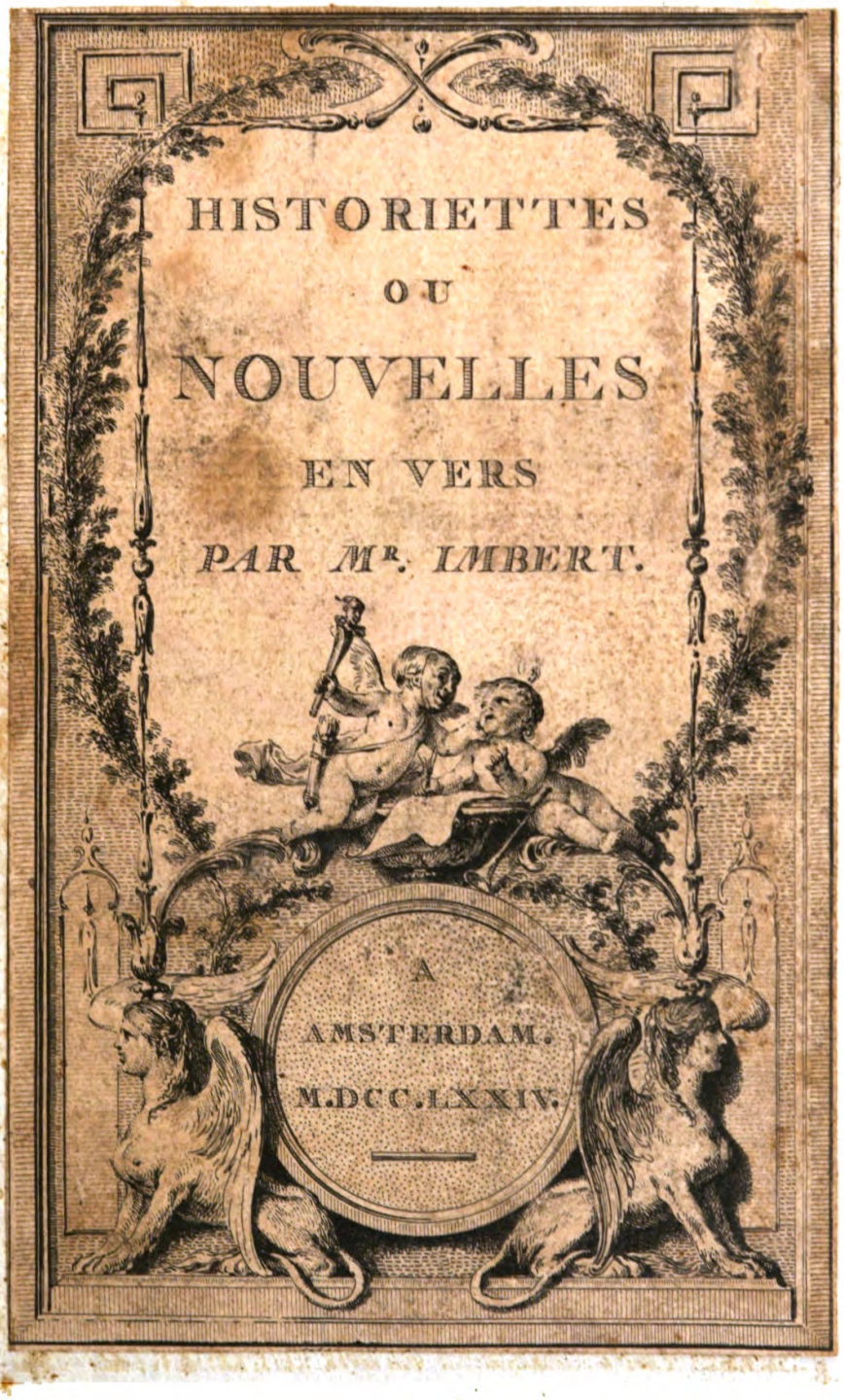
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II B. 342




HISTORIETTES
OU
NOUVELLES
EN VERS
PAR Mr. IMBERT.
A
AMSTERDAM.
M.DCC.LXXIV.

AVERTISSEMENT.

Le genre le plus difficile aujourd'hui, c'eſt ſans contredit celui de la Fable. Il ſemble qu'il ſoit permis d'écrire la Tragédie après Corneille & Racine, la Comédie après Molière, & qu'il ſoit défendu de faire des Fables après la Fontaine. Auſſi le Lecteur pardonne-t-il bien rarement à ceux qui ont l'audace de le tenter. Cependant, à le bien prendre, cette témérité devroit être regardée comme un acte d'humilité ; car je ne crois pas qu'il y ait un ſeul Fabuliſte, qui, en prenant la plume, conſerve l'eſpérance, ni même la prétention d'égaler la Fontaine, & qui ne ſoit dans le cas d'un homme qui va combattre, bien aſſuré d'être vaincu. C'eſt dumoins dans ces ſentimens que je ſuis entré en lice : en meſurant des yeux mes Rivaux, j'ai mis à part la Fontaine ; & j'ai jetté mes armes à ſes pieds, avant de m'en ſervir con-

tre ceux que j'avois à combattre. C'étoit peut-être une ſupercherie de mon amour-propre, qui, ſe trouvant gêné par la ſupériorité de ce Fabuliſte, ſe dépêchoit, pour ainſi dire, d'en faire un Dieu, afin de laiſſer parmi les hommes la première place vacante. Quoiqu'il en ſoit, après m'être engagé dans une carrière où je devois rencontrer la Fontaine, on me pardonnera plus aiſément de traiter aujourd'hui un nouveau genre où il s'eſt encore exercé. Celui des Contes offre moins de dangers à qui veut s'y eſſayer; & l'on nous permet encore d'y réuſſir; ſoit parce qu'il eſt plus gay, qu'il peut être plus piquant, qu'il eſt d'ordinaire plus intéreſſant par le fond, & qu'il eſt plus aiſé par-là de diſtraire ſon Lecteur du ſouvenir de la Fontaine; ſoit parce que la Fontaine, moins parfait dans ce genre, qu'il n'a pas jugé auſſi digne de ſes efforts, préſente aux modernes Conteurs une rivalité moins effrayante. Ce genre d'ailleurs plus

facile, mais moins important, eſt jugé avec bien moins de ſévérité. Dans la Fable, le Poëte a un but moral ; le Lecteur, qui en eſt averti, veut, en y allant, trouver la route agréable ; mais il ne veut y mettre qu'autant de tems qu'il en faut pour la parcourir ; il ſonge au but, parce qu'il eſt intéreſſé à y être rendu. Dans les Contes, le Lecteur ne veut que s'amuſer : c'eſt un voyageur, qui ne va que pour ſon plaiſir ; il n'a pour ainſi dire, aucune affaire qui le preſſe d'arriver ; il ne s'informe guères où on le mène, mais par où on le mène ; il n'exige rien de ſon guide, ſinon que les chemins ſoient faciles & rians ; & le ſeul accident dont il le rende reſponſable, c'eſt l'ennui.

Ainſi, le Conteur trouve bien plus aiſément grace auprès du Lecteur que le Fabuliſte. On voudroit preſque que tout Fabuliſte reſſemblât à la Fontaine ; parce qu'il ſemble en effet qu'on n'eſt bien qu'en lui reſſem-

blant; mais on permet au Conteur d'être lui-même. J'ai uſé de ce privilége dans ces Contes, comme dans les Fables que j'ai publiées. Je ne me diſois point: écrivons comme la Fontaine; je ne me diſois pas non-plus: n'écrivons pas comme lui; mais j'écrivois comme je ſentois. C'eſt par-là, je crois, qu'un Auteur peut parvenir à être ſoi-même; ou que dumoins, bien différent de l'imitateur, qui, grimaçant toujours, eſt toujours inférieur à ſon modèle, il devient le rival ou le vainqueur de ceux à qui il reſſemble: & cela doit être; parce que, n'ayant point cherché à leur reſſembler, il eſt évident qu'il n'a pas pris leur génie; mais que leur génie s'eſt trouvé reſſemblant au ſien. C'eſt ainſi que la Fontaine paroît avoir pris la manière de Paſſerat, ſi l'on en juge par le joli Conte (*)

(*) Le Coucou, ou la Métamorphoſe de l'homme en oiſeau. Qu'on y faſſe attention, il eſt certain que le ton de ce Conte charmant eſt parfaitement le même que celui de la Fontaine.

qui nous eſt reſté de ce dernier, tandis qu'il n'a fait qu'obéir à l'inſtinct de ſon génie : il fût demeuré au-deſſous, s'il avoit cherché à l'imiter.

On ne trouvera pas, dans les Contes que j'offre au Public, la même liberté que dans nos Contes anciens ; parce que nos mœurs, plus dépravées & plus décentes, s'offenſent d'une expreſſion un peu vive, & qu'il faut reſpecter cette pudeur, puiſque c'eſt la ſeule qui nous reſte.

Ce que j'ai perdu de ce côté-là (car ce ton un peu libre donne en général plus de facilité pour plaire), j'ai tâché de le regagner par la variété. J'ai diverſifié, autant que je l'ai pu, mes ſujets, le ton & la longueur des Contes. Je ſens tout le beſoin que j'ai de ne rien négliger pour me faire lire ; dans ce tems ſurtout où nous deſſechons ſi bien un ouvrage en le critiquant ; où nous ſemblons gagner toujours en ſubtilité ce que nous perdons en talent.

Comme j'aime que l'on m'indique les ſources où l'on a puiſé, je me fais une loi d'avertir de celles où j'ai puiſé moi-même. *Le Payſan & ſon Fils*, & *le Baiſer*, ſont imités de M. Gellert; & celui d'*Alnaſcar*, qui avoit déjà paru dans l'Almanach des Muſes, eſt tiré des *Mille & une Nuits*.

On a publié un recueil de *Fabliaux*, ou anciens Contes, qui n'étoient pas inconnus à la Fontaine, car il y a puiſé auſſi pluſieurs ſujets, tels que *les Remois*, *le Cuvier*, &c. C'eſt là que j'ai pris l'idée du Conte que j'ai intitulé : *la Philoſophie en défaut*; il a pour titre dans l'original : *le Lay d'Ariſtote*; & M. le Comte de Caylus en a donné un extrait dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions, au mois de Juillet 1746. Je l'ai traité à ma manière, & je me ſuis toujours réſervé le même droit ſur tout ce que j'ai emprunté. C'eſt dans la même ſource, que j'ai pris l'idée du *Jugement du*

Loup, & des *trois Aveugles*. Le Spectateur Anglois m'a fourni *Jupiter & la Race humaine*, & *le Fat en bonne-fortune*. Enfin le trait du *Ruban* eſt dû à M. *Jacobi*, Auteur Allemand. Voilà tous les ſujets que j'ai empruntés d'autres Auteurs. Les petits Contes d'une page ſont de bons-mots dont quelques uns m'appartiennent ; & le reſte eſt compoſé ou de ſujets d'invention, ou de traits qu'on m'a récités, & que j'ai ajuſtés en Contes.

Je ne me diſſimule point, encore une fois, le peu d'importance d'un tel Ouvrage, bien que je m'y ſois aviſé quelquefois d'être moral ; & plus j'en crois le ſuccès facile, moins il eſt capable de m'enorgueillir. Je ſais qu'aujourd'hui la gloire eſt à plus haut prix. Autrefois une Épitre légère, un Madrigal heureux, pouvoient fonder une eſpèce de réputation. Aujourd'hui nombre de poëſies fugitives font quelquefois fortune, & ne rapportent jamais rien, pour ainſi dire, à leur Au-

teur. La gloire a ſuivi le ſort des choſes de la vie ; il faut plus de frais pour l'acquérir ; & & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on eſt devenu plus ſévère. Il eſt ſi facile maintenant d'être médiocre ! Les mauvaiſes Tragédies du ſiècle préſent ſont mieux écrites que les premières pièces de Corneille.

J'eſpère quelque jour prendre un vol plus élevé. J'ai voulu m'eſſayer auparavant dans l'art des vers, qu'on juge ſi ſévèrement aujourd'hui, & qu'on fait avec ſi peu de ſoin ; perſuadé que, même le mérite mis à part, l'Auteur qui a du ſtyle a un très-grand avantage ſur celui qui n'en a point.

HISTORIETTES

TAYLOR INST - OXFORD

HISTORIETTES;

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE PREMIER.

CONTE PREMIER.

LE RUBAN.

TOUJOURS un bon dévot, pour ſortir d'embarras,
Invoque l'un des ſaints qu'il ſait être propice
En pareil cas.

Le captif, le nocher, au bord du précipice,
S'adreſſe au bon ſaint Nicolas.
Fille à quinze ans, qu'en ſon lit ſolitaire
Certain deſir éveille trop matin,
S'en va dévotement offrir loin de ſa mère
A Catherine un cierge clandeſtin;
Et le ſoldat, près d'égorger ſon frère,
Fait ſa prière à Saint Martin.
Quoique la foule en ſoit moins grande,
Pour les ſaints du Parnaſſe, amis, j'en fais autant:
Mais ce Grécourt qu'on prône tant,
Je l'ai rayé de ma légende.
Jamais, enviant ſon deſtin,
Mon Apollon ne le prendra pour maître;
Ce Conteur ſans doute croit être
Voluptueux, il n'eſt que libertin.

Mais toi, que pour l'amour nature exprès fit naître,
Toi qui ſans y penſer, éterniſas ton nom,
La Fontaine; c'eſt toi que je veux reconnoître
Pour mon ſeul guide & mon patron.
Tu ſais, d'un air ſi naïf & ſi tendre,
Couvrir la volupté d'un voile de candeur,

Que ſouvent on voit la pudeur
S'en approcher & s'y méprendre.
Ah ! verſe en mes écrits cette douce gaîté,
Qui déride à ſon gré le front le plus ſévère ;
Et prête-moi ſurtout cette gaze légère,
Qui pare encor la nudité.

Dans un hameau, près de Rome nouvelle,
Délie avoit reçu le jour :
On ſait qu'aux lieux où la nature eſt belle,
Le cœur eſt plus près de l'amour.
Or un ſonge la nuit, la touchant de ſon aîle,
Mit un amant à ſes genoux :
Il lui parut ſi beau, ſi naïf & ſi doux,
Qu'ainſi toute ſa vie il eût reſté près d'elle,
Sans qu'elle oſât lui dire : levez-vous.

Mais l'aurore vint, & le ſonge
Prit la fuite avec le ſommeil :
En ſe plaignant d'un ſi bruſque réveil,
Elle eut regret que ce fût un menſonge.
Elle voudroit que ſur ſes pas
La nuit revînt & retardât l'aurore :

D'un œil plus curieux, obſervant ſes appas,
Elle rougit & veut les voir encore;
Inquiète, elle étend les bras.....
O ciel! quel eſt ce mal étrange,
S'écria-t-elle? hier au ſoir
Je n'étois pas ainſi. L'on ſe lève; il faut voir
Comme alors ſa toilette change!
Mais elle a grande peine à ranger ſon mouchoir;
Certain flux & reflux ſans ceſſe le dérange.
Qui lui dira donc en ce jour,
Quel eſt ce mal nouveau pour elle?
Délie, ah! c'eſt un mal que tout ſent à ſon tour,
Mal ſi charmant, fievre d'amour,
Dont on guérit, quand on eſt belle.
Auſſi Délie en guérit promptement.
Tandis qu'elle rêve à l'amant,
Qu'en ſonge elle entendit prononcer je vous aime,
Un autre amant ſurvint: ce n'étoit plus le même;
Mais il parut au moins auſſi charmant;
C'étoit Zilas. Quoique la Belle
Eût avec lui fort longtems habité,
Les charmes de Zilas ſembloient choſe nouvelle:
L'œil ne juge bien la beauté,

Que lorſqu'enfin le cœur peut s'enflammer pour elle.

Avec des yeux indifférens
Zilas auſſi n'avoit point vu Délie.
Comme en un jour elle étoit embellie!
On eſt toujours belle à quinze ans;
Sans ſes quinze ans, elle eût été jolie.
Ils s'aimoient donc, & s'aimoient tendrement;
Et cependant Délie encor deſire.
Eh! quoi? ſon cœur ne cherchoit qu'un amant,
Il l'a trouvé: d'où vient donc qu'il ſoupire?
Ah! nous ſavons qu'on a beau ſe vouer
Au pur amour; plaire à ce qu'on adore
N'eſt point aſſez, on veut encore,
On veut..... ce qu'on n'oſe avouer.
Délie apprit qu'aux champs, ainſi que dans nos villes,
On ſait l'art d'appaiſer un amoureux tourment;
Elle l'apprit bientôt: je le crois aiſément;
Elle avoit deux maîtres habiles,
Et la nature, & ſon amant.
Toutefois (qui l'eût cru?) malgré ſon enjoûment,
Zilas, depuis deux mois, la preſſoit vainement
De payer ſa longue conſtance;

Non qu'au deſir elle impoſât ſilence :
Ainſi qu'au tems de l'âge d'or,
Ce couple heureux avoit encor
Moins de pudeur que d'innocence.

Enfin l'heure ſonne, & l'amour,
Par un ſonge nouveau qu'il envoya près d'elle,
Lui dit : Délie, il vous faut en ce jour
Rendre Zilas heureux, ou le voir infidèle.
Que faire ? ſe ſoumettre. En effet un matin,
Par Zilas pourſuivie, au ſein de la verdure
Elle s'aſſied, le regarde, & ſoudain
Un ruban, qu'elle paſſe au deſſous de ſon ſein,
Partage ſes appas, & lui ſert de ceinture :
Vois ce ruban, dit-elle en ſe tournant vers lui ;
Zilas, la moitié de moi-même
Eſt l'unique bien qu'aujourd'hui
Je puiſſe offrir à ce que j'aime.
Interroge ton cœur, choiſis & réponds-moi ;
Des deux moitiés, l'une ou l'autre eſt à toi ;
L'amour m'ordonne de me rendre ;
Mais ton choix fait (ſonge bien à cela),
D'un ou d'autre côté, ton pouvoir va s'étendre

Juſqu'au ruban, pas au-delà.

Zilas balance, & je vous jure
Que je conçois ſon embarras;
Au-deſſus il voit mille appas:
Oui; mais il en eſt tant que ſon œil ſe figure!
Ce petit pied, qu'il voit, eſt du meilleur augure
Pour les charmes qu'il ne voit pas.
S'il faut y renoncer, diſoit-il, quel dommage!
Je vais à mes plaiſirs mêler bien des regrets!
Oui; mais auſſi qu'un beau viſage,
Lorſque l'amour l'anime, a de puiſſans attraits!
Ces yeux, qui de ſon cœur expriment le langage,
Ces bras arrondis par l'amour,
Et puis ce ſein, que le deſir volage
Soulève, abaiſſe tour à tour!
Plus bas peut-être, il en eſt davantage;
Mais quoi! renoncer à ceci!
Mille tréſors ſont là, je gage;
Mais le cœur, le cœur eſt ici.
Il s'élance, à ces mots, dans les bras de Délie;
Son âme avec tranſport ſemble s'y repoſer;
Content des biens qu'il a, vous diriez qu'il oublie

Ceux qu'on a pu lui refuſer :
Il ſe conſole au moins par un tendre baiſer.
Mais l'amante, pour prix d'une flamme ſi pure,
Le regarde plus tendrement,
Et laiſſe le ruban, qui lui ſert de ceinture,
Tomber aux pieds de ſon amant.

CONTE II.

LE RAILLEUR.

DOMITIEN, héros dans ſa maiſon,
Faiſoit la guerre : à qui, va-t-on me dire ?
-Aux mouches.-Hem ? aux mouches ?-Pourquoi non ?
C'étoit ſon goût ; ſoit folie ou raiſon,
Pour s'y livrer, il eût quitté l'empire.
Notre plaiſir eſt tout ce qui nous plaît :
Orgon le trouve au bout d'un martinet,
Dont ſaintement il ſe meurtrit l'échine ;
Tel dans le jeune, & tel à la cuiſine,
L'un dans un cloître, & l'autre au cabaret.
Ah ! plus d'un roi d'éternelle mémoire,
Eût bien mieux fait, relégué dans ſa cour,
S'il eût tué des mouches tout le jour,
Que de chercher un grand nom dans l'hiſtoire.
Mais revenons. Il avoit déjà fait
Des ennemis un horrible carnage,
Quand parvenu juſqu'à ſon cabinet,
Un Sénateur vint pour lui rendre hommage.

Je veux, dit-il, parler à l'Empereur,
L'entretenir d'un ſecret qui le touche;
Eſt-il là ſeul? Entrez, dit un railleur,
Pas n'y verrez ſeulement une mouche.

Certe ſaillie amuſa bien des gens;
On ſait trop bien quel loyer l'a ſuivie.
Céſar, dit-on, ennemi des plaiſans,
Lui fit payer ce bon mot de ſa vie.
Grande leçon pour vous, ô courtiſans!
Si de railler il vous prenoit envie,
Peſez vos mots; car ſi le potentat,
Au même inſtant qu'il eſt en train de rire,
Va d'un bon-mot faire un crime d'état,
Vous n'en ſerez quitte pour vous dédire.

CONTE III.

L'ÉVÊQUE-MEÛNIER.

Au tems, où du ſavoir on ignoroit le prix,
Un Prélat fort riche en adages
Faiſoit du bruit en France; il ſembloit avoir pris
Dame renommée à ſes gages.
Elle épuiſoit, pour le prôner,
Son hyperbolique éloquence;
Et partout alloit le donner
Pour un prodige de ſcience.
Il l'étoit en effet; il entendoit très-bien
Le latin de ſon bréviaire;
Le liſoit-il ſouvent, ne le liſoit-il guère?
A dire vrai, je n'en ſais rien,
Et ce n'eſt pas là mon affaire.

Le Roi règnant, de qui le nom
N'a pas été conſervé par l'hiſtoire,
Chaſſoit un jour près du canton,
Que le Prélat rempliſſoit de ſa gloire;

Et par lui-même il fut tenté de voir,
Juſqu'où de ce Paſteur s'étendoit le ſavoir.
Il le mande en ces mots : » Prêlat, je vous ordonne
» De venir à ma cour, dans quatre jours d'ici,
» Pour y ſatisfaire en perſonne
» Aux trois queſtions que voici :
» Devinez-moi d'abord le point central du monde ;
» Après, ce que je vaux ; enfin
» Ce que je penſe. « Il eſt certain
Que pour le coup ſa ſcience profonde
Se trouve à ſec. Ce caprice du Roi
L'étonne & le met en cervelle ;
Il frémit : à cette nouvelle,
Plus fin que lui, je penſe, eût reculé d'effroi.
Il avoit beau ſe grater les oreilles ;
Comment répondre, & répondre ſitôt ?
Qui réſoudroit des queſtions pareilles ?
Ah ! que je crains, dit-il, de paſſer pour un ſot !

Comme, ſa lettre en main, aux pieds d'une montagne,
Triſtement il ſe promenoit,
(Il étoit lors à ſa campagne)
Et qu'en ſa tête, il tournoit, retournoit

Tous les moyens de ſe tirer d'affaire,
Vint ſon Meûnier. l'Évêque étoit fort populaire ;
Le Meûnier, né plaiſant & rempli de gaîté,
L'amuſoit, avoit ſû lui plaire,
Et lui parloit ſouvent, même avec liberté.
Monſeigneur, lui dit-il, je lis ſur votre mine
Quelque ſujet d'avoir l'âme chagrine.
Qui vous a donc ſi fort troublé ?
Votre rôt, ce matin, a-t il été brûlé ?
Seroit-ce pis ? la vigne auroit-elle coulé ?
Ah ! c'eſt ce papier, je devine,
Qui vous afflige. Oui, juſtement,
Dit l'Évêque : le Roi veut ſavoir promptement,
En quel endroit eſt le centre du monde,
Le prix qu'il vaut lui-même, & ce qu'il penſe enfin.
Dans quatre jours, mon pauvre Mathurin,
Sur ces trois points il faut que je réponde.
— Et voilà donc votre chagrin !
On dit bien vrai, qu'un rien ſouvent arrête
Un grand génie. Oui, car il eſt certain
Que l'eſprit, Monſeigneur, ne manque à votre tête,
Pas plus que l'eau dans mon moulin.
Vous liſez ſans lunette en un livre latin,

Vous déchiffrez l'écriture de main,
Tout auſſi bien que la lettre moulée;
Et pour ſi peu, votre tête eſt troublée!
En effet, qui la trouble? un chiffon de papier!
Trois mots de queſtion! Moi, je vais parier,
Avec mon peu d'eſprit, de vous tirer d'affaire:
Devenons aujourd'hui, vous, d'Évêque, Meûnier,
Moi, de Meûnier, Évêque; après, laiſſez-moi faire,
Et vous verrez qu'on ſait plus d'un métier.
Vous m'avez dit un jour que jamais notre Sire
Ne vous a vu; j'irai le trouver ſans façon,
Et, ſauf votre reſpect, quoiqu'il puiſſe me dire,
Je veux être cocu, ſi je ne lui répon.
Ce mot étoit le grand juron
De Mathurin. Le cocuage
Sert au hameau d'épouvantail, dit-on:
Qu'ils ſont enfans, ces maris de village!
Ceux de la ville ont bien plus de raiſon.

L'offre ne fut point dédaignée:
On ſe hâte, & le même jour
Notre Meûnier, la tête enfarinée,
Sous l'habit du Prélat, ſe préſente à la cour:

Sire, dit-il, je viens pour ſatisfaire
Aux queſtions que Votre Majeſté,
Par ſa lettre, a daigné me faire.
Voyons, répond le Roi, ſi contre l'ordinaire,
La renommée a dit la vérité.
Répondez-donc, Prélat de ſcience profonde:
En quel endroit eſt le centre du monde?
A ces mots, Mathurin, armé d'un long compas,
Trace un rond à ſes pieds, & calculant tout bas:
Sire, le centre eſt, d'après mon ſyſtême,
Ici: ſi par hazard vous ne m'en croyez pas,
Faites-le meſurer vous-même.

Pour ſavoir quel eſt votre prix,
C'eſt des trois queſtions la plus embarraſſante:
Jeſus-Chriſt fut vendu jadis
Vingt-neuf deniers..... je vous eſtime trente.
Vous n'avez pas à vous plaindre, je croi;
Je dois reſpect au trône; mais en ſomme,
Si l'on paya jadis un Dieu par cette ſomme,
Mettre un denier de plus, c'eſt bien payer un Roi.

Fort-bien, répond le Roi; mais qu'eſt-ce que je penſe?

Ce dernier point, ſi j'en crois l'apparence,
Eſt mal-aiſé? — Pas plus que le premier,
Répondit le Meûnier, toujours ſûr de ſon rôle;
Vous penſez à l'Évêque adreſſer la parôle,
Vous ne parlez qu'à ſon Meûnier.

Le Roi s'amuſa fort; il rit de l'aventure
Et des diſcours de Mathurin:
Tu m'as plû, lui dit-il: ta récompenſe eſt ſûre;
Demande un prix, tu l'obtiendras ſoudain.
Sire, dit le Meûnier, je veux pour récompenſe
(Vous pouvez m'accorder ſans appauvrir l'état)
Que ſur le ſtratagême on garde le ſilence,
Et que l'honneur en demeure au Prélat.
Le Roi promit, & garda ſa promeſſe;
On publia partout qu'à chaque queſtion
L'Évêque avoit parlé, comme eût fait la ſageſſe,
Et ce récit augmenta ſon renom.

L'Évêque ainſi ſauva ſa gloire,
En employant l'eſprit de ſon Meûnier:
Et tel peut-être ici rira de ſon hiſtoire,
Qui s'illuſtre au même métier.

Pourquoi

Pourquoi blâmer cette manie ?
Seroit-il donc, en un beſoin urgent,
Défendu d'emprunter de l'eſprit, du génie,
Comme on emprunte de l'argent?
Cette recette eſt utile & commode;
Dans tous les tems, elle fut à la mode.
Combien, ſans l'acheter par de rudes travaux,
Jouiſſent de la renommée!
Si tout-à-coup, par des ordres nouveaux,
De ces emprunts la banque étoit fermée,
Ah! que de beaux-eſprits ſeroient changés en ſots!

CONTE IV.

LE CHANTEUR INCOMMODE.

En gé, ré, ſol, un fat paſſé docteur,
A l'Opéra voyant Alcimadure,
Chantoit tout haut, troubloit le ſpectateur;
Lors en ces mots, un ſien voiſin murmure:
Le Malotru! faquin! maudit chanteur!
Hom, dit le fat! à qui veut-on s'en prendre?
Eſt-ce à moi? —Non; c'eſt que ce ſot acteur
Chante ſi haut, qu'on ne peut vous entendre.

Conte Ve

CONTE V.

LES DEUX DÉVOTES.

DANS Paris, ſéjour des pervers,
Logeoient deux ſœurs de famille Bretonne;
Elles paſſoient leurs jours dans cette Babilone,
Comme un Hermite au milieu des déſerts.
On vit d'intelligence, alors qu'on ſe reſſemble;
Elles avoient mis en ſociété
Un très-bon fonds de piété,
Qu'elles faiſoient valoir enſemble.
Toutes deux à l'égliſe alloient ſe proſterner,
Quand le jour commençoit à luire;
Le tems qu'à la prière on ne pouvoit donner,
On l'employoit ſaintement à médire.
Là, chacune attendoit que le jour fût venu
De recueillir le fruit d'une ferveur ſi grande,
Et d'avance avoit retenu
Une place dans la légende.

Vous ſaurez que l'appartement,

Qu'occupoient lors ces deux âmes fidelles,
Avoit jadis logé deux demoiſelles,
D'un commerce un peu différent.
C'étoit de ces Beautés, qu'amour place en nos villes,
Pour ſatisfaire aux deſirs trop preſſans;
De ces Nymphes aux mœurs faciles,
Qui vont tout bas rediſant aux paſſans:
Je ſuis jolie, & ſurtout je ſuis tendre;
Venez, monſieur: j'ai du plaiſir à vendre.

Or ces prêtreſſes de l'amour,
(J'ignore encor pour quelle affaire)
Gardoient de doubles clés, qu'elles avoient fait faire,
Lorſque dans ce logis elles tenoient leur cour;
Et de ces clés il naquit un bon tour.
Comme, en ſe promenant un jour ſuivant l'uſage,
Du geſte & de la voix, nos Belles ſans façon
Invitoient les gens au paſſage,
Un amateur mordit à l'hameçon.
Elles étoient alors plus loin de leur demeure;
Que de ce dernier logement;
Que croyez-vous qu'en ce moment
Il leur vint dans l'eſprit? On ſavoit qu'à cette heure

Nos dévotes loin de ce lieu,
Pour longtems à l'égliſe étoient à prier Dieu :
Auſſitôt par pareſſe, ou plutôt par malice,
(A ce dernier motif je crois plus aiſément)
Nos princeſſes mettant les clés en exercice,
Uſent de cet appartement,
Tout comme du leur ; & l'amant,
Sans ſoupçonner le tour, dont il eſt le complice,
Dans ce lieu ſaint entre peu ſaintement.
Au myſtique appareil que ce temple recèle,
Il eſt d'abord ſaiſi d'étonnement ;
Des bénitiers autour de la ruelle,
Des vierges, des martyrs en faiſoient l'ornement :
Dévotes de Cypris ont peu communément
Pareils tableaux à leur chapelle.

Qu'eſt-ce-donc, cria-t-il ? je ne m'attendois pas
A cette pompe. Alors la plus jolie
Sut, en le careſſant, ſe tirer d'embarras :
Elle cita, dit-on, le ſexe d'Italie,
Fidèle à l'*Angelus*, juſques dans ſes ébats ;
Pour dire *Ave*, s'agenouillant bien bas ;
Et qu'on voit de plus belle, après courte prière,

Rappellant l'amour dans ſes bras,
Au plaiſir ſuſpendu donner libre carrière.
Je ne vous dirai pas comment
Le Galand répondit à ce docte argument;
Il en pouſſa d'autre nature,
Geſticula très-vivement;
Il n'étoit pas d'une encolure
A reſter court. Mais diſons en deux mots;
Qu'à ces murs étonnés, des termes tout nouveaux
Se font ouir par intervalle,
Et que ce lit, jadis témoin d'un ſaint repos,
D'un bruit peu coutumier fit retentir la ſalle.
La choſe alla ſi loin dans ce réduit ſacré,
Et reſpecté ſi peu par cette race impure,
(O prodige inouï, mais pourtant avéré)
Que la face d'un ſaint, près du lit encadré,
Se tourna tout-à-coup & changea de poſture.

Il ſeroit doux qu'on pût aimer toujours,
Et que la Parque, moinsſauvage,
Ne filât pas une heure inutile aux amours!
Ce lot ſans doute eſt le partage
Des Immortels! ils ont les jours.

Nous, les inſtans. Sitôt que nos deux Belles
Virent l'amour battre des aîles,
On appella Bacchus à ſon ſecours.
Tout ſe ranime en ſa préſence;
Mais ne voilà-t-il pas que certain petit pot,
Où, pour ſe conſoler de deux jours d'abſtinence,
Nos Béates avoient enfermé la pitance,
Qui devoit reſtaurer leur eſtomac dévot,
S'offre à leurs yeux! Dieu ſait ſi l'on condamne
Ce pauvre plat à venir auſſitôt
Raſſaſier leur apétit prophane!
Dévotes ſœurs, que faiſiez-vous alors?
A de plus innocens tranſports
Votre âme reſtoit aſſervie;
Vous ignoriez, dans vos pieux deſſeins,
Que les pécheurs menoient joyeuſe vie,
Et vivoient aux dépens des ſaints.

Notre Galand, tout entier à la fête,
A Bacchus, à l'Amour, partage ſes inſtans;
C'eſt aſſez de l'un d'eux pour troubler une tête:
La ſienne auſſi n'y tint pas fort-longtems.
A ſa vigueur ſuccède la foibleſſe;

Ses yeux s'ouvrent à peine à la clarté du jour,
Et ſon cœur deſormais ſe ferme à la tendreſſe;
Lorſque du vin on a ſenti l'ivreſſe,
Adieu l'ivreſſe de l'amour.
Bientôt le tems fuit, l'heure preſſe,
Et le Galand inhabile à marcher
Se couche, ou, pour mieux dire, il ſe laiſſe coucher.
Mais croira-t-on la fin de mon hiſtoire,
La croira-t-on, quand j'ai peine à la croire?
Tandis qu'il ronfle avec ſécurité,
Habit, argent, bijoux, ſont rangés par nos Belles,
Et le tout bien empaqueté,
Sans adieu s'enfuit avec elles.
Il étoit tems; tandis qu'elles ſortoient
De ce logis, nos Dévotes rentroient.
Tout en entrant, on cherche, on ouvre
Le vaſe, où repoſoit l'eſpoir d'un bon ſouper:
Quelle ſurpriſe, ô ciel! vient les frapper,
Quand dans ce vaſe on ne découvre
Qu'un vide immenſe, & des os dépouillés.
Figurez-vous deux corps pétrifiés;
Tel ſeroit le maintien d'un époux infidèle,
Au lieu d'un rendez-vous marchant à petits pas;

Et qui, trahi par l'objet de ſa flâme,
Croyant tenir bientôt ſa maîtreſſeen ſes bras,
Se trouveroit dans les bras de ſa femme!

Sans doute quelque chat voiſin
Fut ſoupçonné de la rapine,
Et du mieux que l'on put, ſoudain
On alla réparer ſes torts à la cuiſine.
On finit par un court repas,
Suivi d'une longue prière;
Puis chaque ſœur, priant encor tout bas,
Des deux côtés du lit, s'approche ſans lumière,
Et fort-modeſtement s'enfonce dans ſes draps.
Le dormeur, qui ſoudain s'éveille au milieu d'elles,
Des bachiques brouillards purgé par le ſommeil,
Apparemment ſentit à ſon réveil
Quelque nouveau deſir & des forces nouvelles.
Ah! Dieu! s'écrie, en repouſſant ſa main,
L'une des ſœurs que cette main careſſe!
Que fait-là ta main? fi! ma ſœur, l'eſprit malin
T'égare; laiſſe-moi. Comment que je te laiſſe,
Dit l'autre! rêves-tu? mes mains ſont loin de toi.
Mais toi-même, où vas-tu, ma ſœur? que veux-tu faire?

—Moi! rien du tout. — Eh! non parbleu, c'eſt moi,
Cria le galand en colère.
Sans peine on devine, je croi,
Que cette voix fut un coup de tonnerre:
Chacune alors s'élance à terre,
Et d'un peu loin tendant avec effroi
Une lampe qui les éclaire:
Ah! c'eſt le diable aſſurément!
Eau-benite auſſitôt de pleuvoir largement;
Mais à leur grand étonnement,
L'eau-benite pour lui ne fut que de l'eau claire.
C'eſt un homme! oui, c'en eſt un! Vierge mère!
Eh! quelle aventure eſt cela?
Peignez-vous le Galand à cette ſcène-là,
A leurs diſcours il ne peut rien comprendre,
Et la ſurpriſe a ſuſpendu ſa voix.
Ce fut bien pis, lorſque tout-à-la-fois
Épouvanté des cris qu'on vient d'entendre,
Entra le voiſinage. Il faut voir d'un côté
Un homme au lit, muet, déconcerté;
De l'autre, des femmes troublées,
Dévotes en chemiſe, & preſque échevelées,
Qui courent à grands cris, ſans pouvoir dire un mot,

Et les voiſins demandans, — qu'eſt-ce? qu'eſt-ce?
Tableau groteſque & digne de Calot.
On s'approche de l'homme, on l'entoure, on le preſſe;
Pour s'éclaircir, chacun parla.
Qui vous a mis au lit où vous voilà?
Qui, répond-il, belle demande!
Parbleu, ces deux coquines-là.
Cette apoſtrophe, une rumeur ſi grande,
Les b, les f. couſus à chaque mot,
Font cent fois au couple dévot
Invoquer tous les ſaints, inſcrits dans la légende.
De tous côtés, las de crier envain,
On s'interroge, on ſe répond enfin,
Et l'on débrouille le myſtère.
Les habits emportés ſont le pis de l'affaire;
Le malheureux, plus honteux qu'affligé,
S'excuſe gauchement, & demande congé.
La crainte du ſcandale, en cette conjoncture,
Les inſpira fort plaiſamment;
Le ſort vouloit couronner dignement
Une auſſi burleſque aventure.
D'habits de femme on vous l'empaqueta,
Puis dans un fiacre on le jetta;

Et dans ce groteſque équipage,
Le galand chez lui de retour,
Sans habits, ſans argent, jura bien d'être ſage ;
Je ne ſais trop, s'il le devint un jour.
Amis, à ſes dépens ayons de la prudence :
Amandons-nous. Hanter filles d'amour,
C'eſt s'expoſer à maligne influence.
Le prix d'amour eſt un prix bien flatteur!
Mais l'or en main ſi vous cueillez la fleur,
L'épine alors eſt bien près de la roſe!
L'obtenir par l'amour, eſt une douce choſe
Mais l'acheter, cela porte malheur.

CONTE VI.

LE VALET AFFAMÉ.

CHEZ un Seigneur du pays Champenois,
Servoit naguère un jeune Villageois,
Ventre affamé, mangeur impitoyable.
Il faut le voir aſſiéger une table!
En un clin d'œil, dans ſon large eſtomac,
Les plats touchés de ſa dent implacable
Sont engloutis. On le nommoit Verlac.
Viens-çà, Verlac, lui dit un jour ſon maître;
Vois ce poiſſon, de cent livres au moins;
J'ai parié, qu'ici, devant témoins,
Tu vas, toi ſeul, le manger tout. Peut-être
C'eſt riſquer trop. Vois: ſur ton apétit
Puis-je gager? Alors Verlac regarde
Le gros poiſſon, le ſouleve & lui dit:
Oui, vous pouvez, monſieur.—Prens-y bien garde;
Il n'eſt plus tems bientôt de reculer;
Mais le pari peut encor s'annuller.
—Non, il eſt bon. Seulement je vous prie,

Auparavant, de me faire ſervir,
Pour m'exciter, là, quelque drôlerie,
Un ou deux plats; enfin de quoi m'ouvrir
L'appétit. — Soit; j'en ferai mon affaire.
Plus ſûr alors, le maître s'en alla.
Ce dernier point néanmoins lui ſembla,
En y rêvant, aſſez peu néceſſaire,
Dangereux même : il vous fit ſans façon,
En pluſieurs plats, apprêter le poiſſon,
Qui fut ſervi, ſans nul préliminaire.
A table aſſis, Verlac en attendant
Croit préluder; il donne un coup de dent,
Culbute un plat, puis deux, enſuite quatre,
Revient encor, s'eſcrime, & fait ſi bien,
Sans dire mot, qu'il touche en moins de rien
Au dernier plat. Enfin las de s'ébattre:
Monſieur, dit-il, le poiſſon eſt fort grand:
Ne faiſons point ici d'étourderie.
Pour le plus ſûr, ordonnez, je vous prie,
S'il eſt tout prêt, qu'on le ſerve à préſent.

CONTE VII.

LE PAYSAN ET SON FILS.

Qui vient de loin, peut mentir, c'eſt l'uſage :
Grand voyageur,
Et grand menteur
Marchent enſemble. En mon dernier voyage,
Vous dira-t-il, j'ai vû, vû de mes yeux.
Eh ! qu'oppoſer à pareil témoignage ?
Si l'on diſpute, auſſitôt ſur les lieux
Il vous renvoye. Un enfant de village,
Épais de corps, & d'eſprit davantage,
Lucas uſoit des droits du voyageur.
Une fois en ſa vie, aux gages d'un Seigneur,
Il avoit fait un court pélerinage ;
C'étoit aſſez : à peine un jouvenceau
A-t-il perdu de vue & le natal rivage,
Et le clocher de ſon hameau,
Qu'il ſe croit un grand perſonnage.
De retour chez ſon père, il avoit toujours prêt
Un vieux conte qu'il habilloit

Du titre de nouvelle hiſtoire.
Un jour ſurtout allant en foire,
Il ne tariſſoit plus : chaque nouvel objet
Avertiſſoit ſa fertile mémoire.
Tout alloit bien, lorſqu'à deux pas
Paſſe un gros chien : tenez, mon père,
S'écria-t-il, vous ne m'en croirez pas ;
Rien n'eſt pourtant plus vrai ; je ſuis ſincère.
J'ai vû dans mon voyage un chien.....
Chut, attendez ; c'étoit tout près de Rome.....
Sur le chemin de Paris. — Soit ; eh ! bien ?
— Eh ! bien donc, ce chien-là, je veux être un vaurien,
S'il n'étoit pas plus grand qu'un grand cheval de ſomme.

Diable ! quel chien ! il m'étonne en effet ;
J'en crois peine à mes oreilles,
Dit le vieillard. Au reſte, chacun ſait
Que tout pays a ſes merveilles.
Nous, par exemple, en peu de tems,
Nous allons trouver ſur la route
Un pont funeſte à bien des gens ;
Pour le paſſer, quelquefois il en coute !
On croit que c'eſt un ſort. Tu vas le voir, mon fils ;

Nous

Nous devons y paſſer. Or voici le myſtère.
Celui qui dans le jour a dit en quelque affaire
Un ſeul menſonge, un rien, une misère,
Crac, ſur ce maudit pont, quelques ſoins qu'il ait pris,
Heurte contre un pavé, tombe, & le pauvre haire,
Avec un bras caſſé, s'en retourne au logis.

Le drole à ce récit ſe trouble, délibère;
Eh! comme vous courez, dit-il..... le pont n'eſt rien....
Mais pour revenir à ce chien,
Combien vous ai-je dit qu'il étoit gros, mon père?
Comme un cheval? Ah! c'eſt trop; j'exagère.
A préſent donc, je m'en ſouvien;
Il n'avoit que ſix mois, mais je gagerois bien
Qu'il étoit auſſi grand au moins qu'une geniſſe.

Cependant on s'avance, & le pauvre Lucas,
Rêvant au bras caſſé, chancelle à chaque pas,
Et ſemble marcher au ſupplice.
Bientôt il voit un pont, ſur un foible ruiſſeau;
Il regarde ſon bras, veut avancer & n'oſe:
Ah! mon père, avouez que ce chien étoit beau!
Et grand ſurtout! car je ſuppoſe

Que j'aye encore outré la choſe ;
Il étoit bien au moins de la hauteur d'un veau.

Enfin tous deux au pont arrivent en ſilence :
Eh! bien, Lucas, pauvre Lucas,
Comment ſortir d'un auſſi mauvais pas ?
Le père le premier s'élance ;
Mais Lucas le retient : oh! ça de bonne foi,
Mon père, vous ſentez, je croi,
Que je n'ai jamais vû de tels chiens en ma vie :
Car s'il faut dire vrai, là-bas, dans la prairie,
Vous en avez pu voir un grand comme cela ?
Eh! bien ; le mien, je le parie,
Etoit tout juſtement de cette grandeur-là.

TAYLOR INST - OXFORD

CONTE VIII.

LE JUGEMENT DU LOUP.

UN ſimple & naïf Villageois,
Quand on parloit de mariage,
A Lamon diſoit quelquefois:
Mon père, c'eſt trop peu, je crois,
D'une femme dans un ménage.
Oh! ſi jamais je ſuis en âge,
Je veux en avoir au moins trois.
Mon fils, tu n'as tâté d'aucune,
Répond le père; je le vois.
Trois femmes! je n'en avois qu'une,
Et j'en avois trop. Un matin
Le bon Vieillard lui dit: Lubin,
Tu connois bien dans le village
La fille du gros Mathurin?
Je te la donne en mariage.
Prens, en attendant, celle-là,
Pour deux, trois mois. Après cela,
Si tu tiens le même langage,

Si tu n'as pas aſſez, mon fils,
d'une femme ; alors je m'engage
A t'en avoir deux, quatre, ſix,
Oh ! tant que tu voudras. Lubin prit le ſoir même
Babet pour femme, & fit ce qu'on fait quand on aime ;
Alla grand train, puis s'arrêta ;
Dont ſa Babet a la puce à l'oreille,
Et la nuit tant & tant l'éveille,
Qu'au pauvre diable il ne reſta
Que la peau ſur les os. Alors dans le village,
Un loup fameux par maint ravage
Fut pris, & dans tout le canton
On opinoit ſur la façon
Dont on devoit punir ſon brigandage.
L'un condamne au feu le glouton ;
L'autre, par l'eau veut s'en faire raiſon ;
Pluſieurs voudroient l'écorcher tout en vie :
Et toi, mon fils, cria Lamon ?
Hélas ! dit-il, qu'on le marie.

CONTE IX. (*)

LE BAISER.

Le jeune Alain, l'Adonis du hameau;
Aimoit Philis, la Vénus des Bergères.
Bien qu'auprès d'elle aſſemblant ſon troupeau,
Depuis deux mois il ne la quittât guères,
(Un pareil don doit-il ſe refuſer?)
Il ne pouvoit obtenir un baiſer.
D'ingratitude il a beau l'accuſer,
Pleurer, gémir; l'ingrate ſans allarmes
Entend ſa plainte, & voit couler ſes larmes,
De baiſer, point. Le Berger un matin
Porte un ruban, qu'il a choiſi pour elle,
D'un air timide, approche, & de ſa main
Fort tendrement le préſente à ſa Belle:
Prens, lui dit-il, c'eſt un préſent d'amour;
Prens ce ruban; mais auſſi je demande,
Chère Philis, un baiſer de retour,

(*) Ce conte paſtoral eſt imité de l'Allemand de M. Gellert.

Non ſur le champ, ni même dans le jour,
Le prix ſeroit au-deſſus de l'offrande;
Mais prens un mois, même deux pour cela;
Et que du moins, après ce terme-là,
A l'accorder l'amour te détermine.
Lors dans ſa main, Philis, pour en juger,
Prend le ruban, le tourne, l'examine,
Le trouve beau, puis le rend au Berger.

Le lendemain, Alain ſur la pelouſe
Trouva Philis; il offrit un agneau,
Puis deux, puis trois, puis il en promit douze,
Enſuite vingt, enfin tout le troupeau.
C'eſt payer cher un baiſer! la cruelle
Va devenir plus douce qu'un mouton.
Il n'en eſt rien; car Philis de plus belle
Très-ſéchement ripoſta par un non.
Ah! c'en eſt trop, dit l'amant en colère!
Toujours prier, pour ne rien obtenir!
Quand ton baiſer viendroit à l'avenir
S'offrir à moi; duſſai-je te déplaire,
Je n'en veux plus. Va, va, dit la Bergère;
Raſſure-toi: je ſaurai dieumerci.

D'un tel refus t'épargner le ſouci.
Tout en colère il part, & l'inhumaine
Semble ſe faire un plaiſir de ſa peine.

Le jour ſuivant, tout près de ſon troupeau,
Elle le voit dormant ſur la fougère :
Quel teint vermeil, dit-elle ! qu'il eſt beau !
Mais en effet, quand je le conſidère,
(Par lui du moins ſi je dois en juger)
Il ne faut plus s'étonner qu'un Berger
Puiſſe par fois tenter une Bergère.
Ah ! par ſon chien s'il n'étoit point gardé,
Comme j'irois le baiſer, ſans rien dire !
Après l'avoir un inſtant regardé,
Philis pourtant triſtement ſe retire.
Mais le deſir la ramène ſoudain :
Son œil craintif regarde autour d'Alain,
Si nul témoin n'eſt caché dans la plaine ;
Pour le gagner, elle approche du chien,
Et lui ſourit, & le careſſe bien,
Regarde Alain & demeure incertaine,
Recule, avance, & le cherche & le fuit ;
Le gout l'emporte, elle approche ſans bruit,

A petit pas, n'oſant fouffler qu'à peine,
Sur le Berger ſe penche doucement,
Le baiſe enfin, & revient plus gaîment
A ſes moutons. Quelque charme ſans doute
Tient au baiſer, car un moment après,
Bien moins timide, elle reprit la route
Qu'elle quittoit; elle avance, elle écoute,
Voit le Berger, & vient s'aſſeoir auprès.
Alors Philis le contemple à ſon aiſe,
S'approche encor, s'approche & puis le baiſe;
Mais un peu fort ce baiſer fut donné,
Et le dormeur ſe réveille étonné.

Quoi! lui dit-il, quoi! cruelle Bergère,
Toi qui me hais, toi qui fais tous mes maux!
A mes côtés, dis-moi, que viens-tu faire?
M'enviois-tu cet inſtant de repos?
Ce doux ſommeil, dont je ne jouis guère?
Moi, dit Philis, je ne t'enviois rien.
Vois, je jouois ſur l'herbe avec ton chien,
En vérité s'endormir de la ſorte,
Quand il faudroit veiller ſur ſon troupeau,
Pour un Paſteur cela n'eſt guères beau!

Eh! bien après, Bergère? que t'importe,
Lui dit Alain? & quel motif te porte
A m'éveiller? — Oh! ça; pour t'appaiſer,
Je vais, Alain, te donner un baiſer.
Oh! reprit-il, ne ſoyons pas ſi fière:
Ce tems n'eſt plus, où tu donnois la loi,
Il eſt paſſé; maintenant c'eſt à moi
A décider tout ce que tu dois faire.
Voici pour lors ce qu'Alain ordonna:
Tu viens m'offrir un baiſer? non Bergère;
Il m'en faut dix, & Philis les donna.

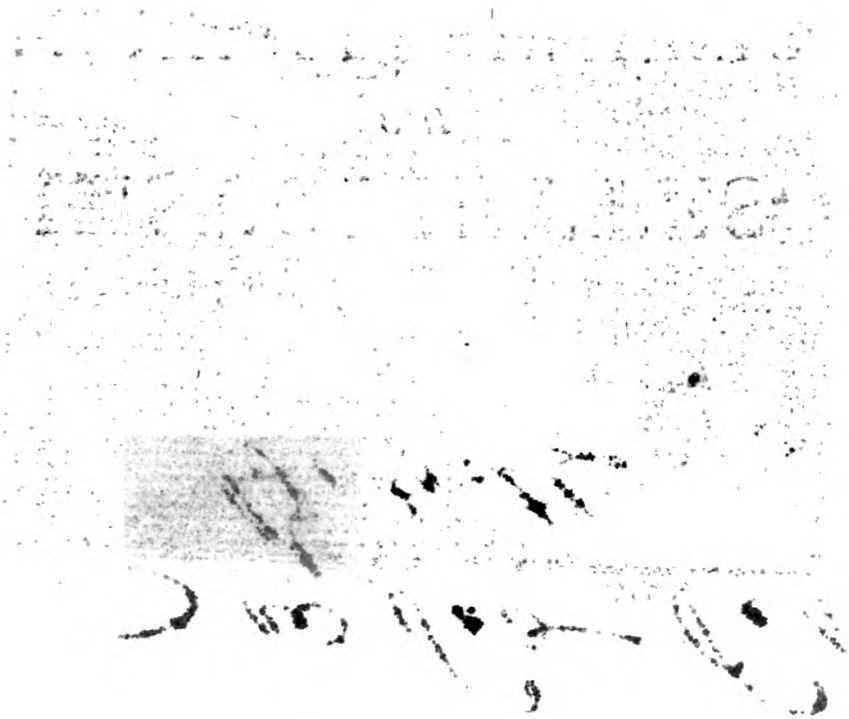
CONTE X.

L'HEUREUX HAZARD.

La foudre un jour dans un couvent
Tomba, ſans offenſer perſonne :
Ciel! dit le père André, qui lors prêchoit l'Avent,
Ton bras en même tems nous frappe & nous pardonne.
Le clocher, du tonnerre a ſeul été frappé,
Et les Moines vivans célèbrent leur victoire;
Hélas! aucun n'eût échappé,
S'il eût brûlé le réfectoire.

FIN DU PREMIER LIVRE.

HISTORIETTES,
OU
NOUVELLES EN VERS.
LIVRE SECOND.



J.M. Moreau le Jne inv. 1773. D. Née Sculp.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE SECOND.

CONTE PREMIER.

ALNASCAR.

Le Dieu des vers permet quelques larcins,
Pourvu du moins qu'on avertiſſe;
Dans ſes états, par trop républicains,

On peut voler, ſans craindre la Juſtice.
J'en connois, moi, qui volent aſſez bien ;
Mais qui ſurtout n'en diſent rien.
Ce conte, ſi je m'en ſouvien,
D'Arabie eſt originaire ;
Sachons le rendre nôtre, au moins par la façon ;
Je crois ce point fort néceſſaire,
Et la Fontaine en eût donné leçon ;
Mais au fait. Alnaſcar, (la Perſe eſt ſa patrie)
Tout jeune encor, de ſon père hérita
Cent drachmes, dont il acheta
Maint ouvrage de verrerie.
Dans un panier à jour le tout mis proprement ;
Au fond de ſa boutique, étroite & ſolitaire,
Notre homme aſſis fort gravement,
Le dos contre le mur, & ſon panier par terre ;
Attendoit l'acheteur. Là, ſe donnant l'eſſor,
Son eſprit tombe en rêverie,
Tout en couvant des yeux ſon cher tréſor,
Petit encor,
Mais qui devoit groſſir, dieu ſait ! Lors il s'oublie ;
Il parle haut ; un voiſin bijoutier
Retint le monologue & prit ſoin de l'écrire.

Bon, diſoit-il; le ſort commence à me ſourire;
Ma fortune eſt dans mon panier.
Oui, les cent drachmes qu'il me coute,
M'en donneront deux cens au moins,
Que j'emploîrai de même, & qui par mêmes ſoins,
M'en vaudront quatre cens, je n'en fais aucun doute.
Je vais me voir un jour par leur emploi
Quatre mille drachmes, à moi.
Fort-bien! ſans être trop habile,
De ces quatre mille, je croi,
J'irai bientôt juſqu'à dix mille.
Alors je dis: changeons avec le tems,
Et ſerviteur aux verreries:
Je me fais jouailler; j'achète, je revens
Bijoux, perles & diamans
Et tout genre de pierreries.
Nageant enfin dans l'or, j'acquiers de beaux châteaux,
De grandes terres à la ronde,
Eſclaves, eunuques, chevaux,
Je fais fort-bonne chère, & grand bruit dans le monde;
J'attire près de moi beaux eſprits, gens de gout,
Qui loûront mon humeur affable;
Muſiciens, danſeurs, & danſeuſes ſurtout,

Viendront tous honorer ma table.
Je n'aime point l'argent qui dort;
Je tirerai du mien grands profits, bonnes rentes,
Tant, que j'enfermerai dans un bon coffre-fort
Cent mille drachmes bien ſonnantes.
Oh! pour le coup, m'eſtimant plus qu'un roi,
Je fais dire au Viſir qu'un Grand de bon aloi
Veut bien entrer dans ſa famille,
Que je l'eſtime; enfin, pour moi,
Je lui fais demander ſa fille.
Pour ma première nuit, je lui promets en don
Mille pièces d'or; s'il dit non,
S'il ne veut pas que cet hymen s'achève,
S'il la refuſe enfin, je pars & ſans façon,
Vîte, à ſa barbe, je l'enlève.
Mais il n'en fera rien; j'épouſe. Il ſera bon
De s'élever ſi haut, que nul n'y puiſſe atteindre;
A madame Alnaſcar je monte une maiſon
De quinze eunuques noirs, jeunes & faits à peindre.
Habillé comme un roi, ſur un beau cheval gris,
Chargé d'une ſelle éclatante,
Et d'une houſſe éblouiſſante,
Où l'or aux diamans enchaîne le rubis,

J'irai

J'irai chez le Viſir; chargés de beaux habits,
Mes Eſclaves ſuivront ma marche triomphante.
Le grand Viſir viendra me recevoir;
Il cedera ſa place, & moi, j'irai la prendre;
Et pour faire honneur à ſon gendre,
Un peu plus bas, il viendra ſe r'aſſeoir.
Deux bourſes d'or, que mes gens auront priſes,
Devant lui, par mon ordre, arriveront auſſi:
Ces mille pièces que voici,
Pour ma première nuit, je te les ai promiſes;
Prens-les, Viſir, dirai-je. Outre cela,
Pour prouver que mes dons ſurpaſſent mes promeſſes,
J'en donne mille encore, & les voilà.
Il les prend, & le monde, après ce beau trait-là,
Ne parle que de mes largeſſes.

Avec mes gens rangés à mes côtés,
Dans mon appartement je retourne en ſilence;
Jamais du ſien mon épouſe, je penſe,
Ne ſortira, ſi je n'ai dit: ſortez.
Chez elle ſi mon rang permet que je me rende,
Oh! oh! d'un air très-circonſpect,
De ſon ſiége auſſitôt il faut qu'elle deſcende.

Et devant ſon époux s'incline avec reſpect.
Toujours grave à ſes yeux, ne lui parlant qu'à peine ;
A la place d'honneur, je m'étale le ſoir ;
Debout on me la fera voir,
Belle comme la lune, à l'inſtant qu'elle eſt pleine ;
Je la verrai, ſans m'en appercevoir.
Il faudra ſe coucher, elle ira la première ;
Près d'elle, ſans rien dire, au lit je me rendrai,
En lui tournant le dos, ſoudain je m'étendrai,
Et ſans parler, pendant la nuit entière,
En bon mari, je ronflerai.
Prières, larmes, artifice,
Rien ne ſaura m'amadouer ;
Elle pourra cent fois éternuer,
Que je ne répondrai jamais : dieu vous béniſſe.

A mon réveil néanmoins attendri,
Vaincu, j'avoûrai ma défaite ;
Je change ma femme en Houri,
Et les Houris, Dieu ſait comme on les traite.
Le lendemain je recevrai ma cour ;
Ce faquin de Cadi, qui crut pouvoir un jour
M'enlever ma maîtreſſe & me rompre en viſière ;

Viendra pour lors ; humble à ſon tour,
De mes pieds baiſer la pouſſière.
Il ſupplie, il réclame un pardon généreux :
Je refuſe. Il inſiſte ; un regard le foudroye ;
Un ſoufflet vient enſuite, & d'un pied vigoureux
Je le renverſe au loin.... A ſa colère en proye,
Notre rêveur, du geſte accompagne ces mots ;
Il frappe le panier, qui croulant vers la terre,
Briſe & roule à grand bruit le verre,
Dont notre homme a bâti ſes fragiles châteaux.
Ainſi de ſa grandeur, hélas ! trop chimérique,
Il vit l'éclat s'évanouir ;
Et le gendre du grand Viſir,
Sans femme & ſans ſouper, coucha dans ſa boutique.

CONTE II.

LE FOU DE BON SENS.

UN boufon ſe plaignoit au roi :
Un de vos courtiſans prétend m'ôter la vie.
A toi, répond le prince, à toi ! je l'en défie ;
Va, mon ami, raſſure-toi ;
S'il l'entreprend, je le fais pendre.
Sire, dit le bouffon redoutant l'avenir,
Vaudroit-il pas mieux le punir
Avant qu'il oſât l'entreprendre ?

CONTE III.

LA JEUNE VEUVE.

RIEN n'eſt ſi beau que pleurer ce qu'on aime !
Rien n'eſt ſi doux que de s'en conſoler !
Belles, dumoins ce n'eſt là mon ſyſtême ;
Mais on aſſure, à ne vous rien céler,
Que c'eſt le vôtre. Bagatelle !
C'eſt ſans doute une fauſſeté.
Quoi ! vous vous plaindriez d'un amant infidèle ;
Et vous auriez du gout pour l'infidélité !
Ces diſcours, des ingrats ſont l'ordinaire excuſe :
Et qu'on ne me cite aucun trait,
Car les témoins, je les récuſe.
Cela n'eſt point..... Mais quand cela ſeroit ;
Là, ſuppoſez. Voyons, quel mal réſulteroit
D'un pareil gout. On vous accuſe
D'oublier net, par exemple, aujourd'hui,
Un mari mort d'hier ! Voyez la belle affaire !
Le grand dommage ! pour bien faire,
Faudroit-il pas aimer ſes manes après lui ?

D'ailleurs ſans crime on ne ſauroit le ſuivre ;
Du monde ainſi pourquoi ſe retirer ?
C'eſt les morts qu'il faut enterrer ;
Mais les vivans doivent ſonger à vivre.
Que fait le cocuage alors ?
Vit-on jamais époux quitter les ſombres bords,
Pour s'en plaindre à ſa femme? Oh ! non, cette misère
N'eſt que pour nous ; & par ma foi, les Morts,
S'ils y penſent, n'y penſent guère.

Mais de ce préambule abrégeons les longueurs ;
Venons à notre Veuve. O vous, qu'amour fit naître,
Pour rendre heureux, juſqu'à vos détracteurs ;
Sexe, entouré partout d'amans & de cenſeurs,
Liſez: ce court récit va détruire peut-être
Cette légéreté, qu'on impute à vos cœurs ;
Moi, je l'attens, ou du moins je l'eſpère.
Dans Paris, un Seigneur (il vit encor) naguère
Étoit cité, comme un héros d'amour.
Dans ſes faſtes galans, le premier d'ordinaire
Il écrivoit le nom de la Beauté du jour.
C'étoit à chaque inſtant conquête ſur conquête.
Il étoit brun, l'air preſte, & des plus aguerris ;

Ses grands yeux noirs brilloient à fleur de tête ;
La jambe belle, & le corps des mieux pris.
Notez qu'il uniſſoit le brillant au ſolide ;
Pour dire tout, c'étoit un Adonis
Dans un cercle, ailleurs un Alcide.

Étant un jour dans l'un de ſes châteaux,
Fierval (c'étoit le nom du galand perſonnage)
Pour chaſſer dans le voiſinage,
Prit avec lui le Curé du village,
Qui par fois en amour marchoit ſous ſes drapeaux.
Si bien ou mal ils réuſſirent,
Lecteur, peu nous importe, & je n'en dirai rien ;
Je ne ſuis pas tenté de vous dire combien
De ſangliers, ou de lièvres périrent ;
Ce gibier-là n'eſt point du tout le mien.
Quoi qu'il en ſoit, tout alla bien ;
A cela près que la nuit ſombre,
Comme ils alloient parcourant maints coteaux,
Traverſant plus d'un bois, & ſautant vingt ruiſſeaux,
Vint tout à coup les couvrir de ſon ombre.
Surpris de ſon retour ſoudain,
Las, haraſſés, fort loin de leur azile,

Trouvant d'ailleurs la route difficile,
Et qui pis eſt, tourmentés par la faim,
Ils auroient bien voulu s'arrêter en chemin !
Comme ils ſe conſultoient, une foible lumière
Les avertit qu'en un château voiſin,
Peut-être ils vont trouver enfin
Une retraite hoſpitalière.
On avance, on arrive & l'on frappe. Auſſitôt
Une jeune Soubrette accourt à la fenêtre:
Les Chaſſeurs s'annoncent tout haut,
Et d'un air triſte, elle dit que le maître
Eſt bien malade, en danger de mourir;
Qu'on ne lui parle plus. Pourtant elle s'empreſſe
D'avertir ſa jeune Maîtreſſe,
Qui ſur le nom ſeul fait ouvrir
Au beau Fierval. D'un air de politeſſe,
Il entre; le hazard voulut
Qu'il eut ailleurs connu ſa belle Hôteſſe.
La Dame met dans ſon ſalut
Moitié grâce, moitié triſteſſe,
L'accueille en demi-veuve. Alors maint lieu commun
D'entrer en jeu : des deux parts, je ſuis vôtre;
Excuſe d'un côté ſur l'accueil, & de l'autre

Sur la néceſſité de ſe voir importun.
Madame, dit Fierval à la Belle affligée,
A cet heureux hazard je ne m'attendois pas ;
Je vous revois plus triſte, & point du tout changée.
En effet ſes jeunes appas
Réſiſtoient à merveille à ſa douleur mortelle.
On doit, en épouſe fidelle,
Plaindre un époux, mais non pas s'enlaidir.
Le ſexe a, je le ſais, des devoirs à remplir ;
Mais le premier de tous, c'eſt d'être belle.
Beau ſexe, il ne faut point mentir,
Perdre un époux, c'eſt grand dommage ;
Oui ; mais voir ſa beauté mourir,
C'eſt là vraiment bien un autre veuvage !
Mais revenons. A peine on fut aſſis, dit-on,
Qu'on fit ſervir, non dans la ſalle,
Trop d'apparat étoit hors de ſaiſon ;
On choiſit, de peur de ſcandale,
Et pour s'accommoder au deuil de la maiſon,
Le boudoir de Madame. On prétend que la chère
De ce grand deuil ne ſe reſſentit guère.
Quoi, dira-t-on ! dans ce triſte moment,
Faire grand-chère ? Eh ! juſtement :

C'eſt dans ces atteintes cruelles,
Qu'un tendre cœur, à ſouffrir réſigné,
A beſoin de forces nouvelles :
On s'afflige bien mieux, quand on a bien dîné.

Qu'au ſein de la douleur, une Belle intéreſſe !
Un coup d'œil de Célie alloit juſques au cœur ;
Sur ſon viſage, un vernis de triſteſſe
Prêtoit à ſes appas une douce langueur.
Fierval ailleurs, prêt à lui rendre hommage,
Avoit ſenti près d'elle un aiguillon d'amour
Qui le piquoit ; mais en ce jour
Il le ſentit s'enfoncer davantage.
Pour mieux déſarmer ſa raiſon,
Bacchus vingt fois en leur préſence
Changeant de couleur & de nom,
Avec l'Amour ſe mit d'intelligence.
Cependant le Curé, fort triſte auparavant,
Commence à dévoiler ſa face ;
Et ſur ſon front, tout en buvant,
A chaque verre, une ride s'efface.
De ſon côté Célie en tapinois
Lorgne Fierval, & Fierval à Célie

Verſe avec grâce un bon vin Champenois.
Mais tandis qu'à table on s'oublie,
Et qu'on s'informe peu ſi l'époux veille ou dort,
La Suivante accourt, & s'écrie :
Monſieur, hélas ! Monſieur eſt mort.
Or vous ſaurez que ſa chère Compagne,
Quand elle apprit ce revers accablant,
Tenoit en main un verre de Champagne :
Quel coup, ô ciel ! quel coup, dit-elle en le ſablant !
Vint alors du défunt un long panégyrique :
Il étoit bon époux, humain, plein d'amitié ;
Bien que par fois bilieux, fantaſtique,
Il ſe plût à gronder ſa fidelle moitié.
Hélas ! ajouta-t-elle : & la mort ſans pitié
Me l'a ravi ! la mort impitoyable !
Qui l'eût penſé ? lorſqu'en train de crier
Ce pauvre époux m'envoyoit tant au diable ;
Qu'il y dût aller le premier !
Ah ! c'eſt le deſtin de la terre,
Dit le Curé, qui dans ce moment-là
Portoit à ſa bouche un plein verre !
Il nous faut tous paſſer par-là !
Tout en parlant, il l'avala.

Après cette morale ingénieuſe & fine,
On ſe lève, rempli d'amour & de chagrin;
Et Fierval, lui tendant la main,
Accompagne la Veuve en la chambre voiſine.
Le Curé, diſcret & prudent,
Craint de troubler cette ſage retraite.
Mais, dira-t-on, en attendant,
Reſté ſeul avec la Soubrette,
Que fit ce bon Curé? Fort bien.
Vous voudriez ouïr quelque malice.
Il fit.... Meſſieurs, il ne fit rien;
Je hais les curieux; & les mettre au ſupplice
Me réjouit. Revenons à Fierval;
Et ſuivons cette Veuve & ſi belle & ſi tendre!
Sur un lit de repos elle vient de s'étendre;
Fierval eſt à ſes pieds: puiſqu'il étoit ſi mal,
Madame, à ſon trépas vous deviez vous attendre.
De grâce, écoutez-moi; calmez votre douleur;
Votre chagrin me déchire le cœur.
Fierval alors prend la main de la Belle,
La ſerre avec tranſport, la baiſe tendrement:
Ah! calmez-vous. Hélas, répondit-elle!
Fierval, votre bon cœur éclate en ce moment.

Tous mes chagrins ont paſſé dans votre âme!
— Eh! quel barbare en pareil cas
Seroit inſenſible? Ah! Madame!....
En achevant, il tombe dans ſes bras.
Ah! Célie! — Ah! Fierval! Il l'embraſſe, il la preſſe;
Tous deux pouſſent enſemble un ſoupir de tendreſſe;
Fierval ſoupire encore; & d'hélas en hélas,
Il ſe trouva faiſant avec Célie
Ce que le mari mort faiſoit pendant ſa vie.
Célie enfin s'éveille, & d'un ton de douceur:
Hélas! qu'avez-vous fait, barbare?
— Pardon, Madame; la douleur,
Vous le ſavez, nous trouble & nous égare;
Je n'étois plus à moi. Mais quoi? le mal eſt fait;
Soumettons-nous au ſort qui nous domine,
A ces mots, Fierval s'achemine
Pour gagner ſon pardon, par un nouveau forfait.
Tout alloit à merveille: ô revers incroyable!
L'Amour avoit conduit la pièce heureuſement;
Qui ſe ſeroit attendu que le Diable
Se mêleroit du dénoûment?
Il s'en méla pourtant. Le mari de Célie,
Qu'on croyoit mort, n'étoit qu'en léthargie.

Sorti de ce trop court ſommeil,
Trois fois il appelle, il s'écrie.
Enfin las de crier envain,
Il deſcend du lit, non ſans peine;
Et ſur un gros bâton, qu'il trouve ſous ſa main,
A pas lents & peſans il traîne
Son foible corps, tant qu'à la fin
Il parvint au lieu de la ſcène.
Dieu ſait s'il troubla les acteurs !
La Dame pouſſe un cri : je vis encor, Madame ;
Dit l'époux ; eh ! là, là ! je vois combien votre âme
S'abandonnoit à l'excès des douleurs.
Célie après un court ſilence
Revint de ſon étonnement ;
Une Belle communément
Conſerve ſa raiſon en pareille occurrence,
Bien mieux que ne fait un amant.
Témoin le fait que je raconte.
Le Cavalier contrit, couvert de honte,
Reſte là planté comme un ſot ;
Mais la Belle ſe dreſſe, & répond auſſitôt :
Monſieur, il n'eſt plus tems de feindre ;
Vous avez vû, j'avoûrai tout. Mais quoi !

Parlez ; qu'avez-vous à vous plaindre ?
Vous étiez mort ; eſt-ce ma faute à moi
Si vous reſſuſcitez ? On doit en conſcience
Retenir un époux qui voudroit s'en aller ;
Mais défunt une fois, en tout pays, je penſe ;
Il eſt permis de convoler.
M'en croirez-vous, ajoute encor Célie ?
Faire du bruit, ſeroit grande folie ;
Figurez vous, pour adoucir le mal,
Qu'au même inſtant, on vous rend à la vie ;
Et que vous épouſez la veuve de Fierval.
Cette Veuve eſt, dit-on, encor jeune & jolie :
C'eſt un parti ; voyez, décidez-vous.
Tout bien conſidéré, l'époux
Fut ſage ; il épouſa. La vengeance aſſoupie
Fit place encore à l'amour conjugal ;
Et cet hymen original
Eut depuis dans Paris mainte & mainte copie.
L'un & l'autre chaſſeur galamment hébergé,
Dès le lendemain prit congé
Des deux époux. En liſant ſon office,
Le Curé, quand il s'en alla,
Bénit la chaſſe ; & depuis ce jour-là

Il recommande fort cet honnête exercice.
Pour moi, ſi j'étois Prince, & qu'on vît chaque jour
Les Chaſſeurs en même aventure,
Tout bien peſé, je ſerois, je vous jure,
Plus ſouvent au bois qu'à la cour.

CONTE.

CONTE IV.

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

PLUS ſcrupuleux qu'on ne l'eſt d'ordinaire
Dans ſon métier, un honnête Voleur,
Le vendredi, ceſſoit ſon miniſtère,
Et dans ſes vols, toujours plein de douceur,
Il ne gardoit que moitié pour ſalaire.
Un homme, un jour, ſuivoit le grand chemin,
Il court à lui : votre bourſe, bon homme ?
L'homme obéit ; le Voleur tend la main,
Voit ſept écus, & toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même ſomme.
Mon dieu, dit-il ! il faudroit trente ſous
Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
Eh ! non, gardez, répond le pauvre haire....
Chut, attendez, reprit l'autre ; j'avois....
Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :
Le bien d'autrui ne me tente jamais.

CONTE V.

LE GASCON GÉNÉREUX.

QUELQUES Seigneurs, qui parloient de leurs gens;
A chacun d'eux donnoient, l'un, vingt piſtoles,
Un autre, trente, un troiſiéme, deux cens.
Le quatriéme, en hauſſant les épaules,
C'eſt peu, dit-il; moi, quatre mille francs.
A ce diſcours, on demeure immobile:
C'eſt inouï! quatre mille francs! bon!
Vous plaiſantez. — Non, meſſieurs; quatre mille.
Mais, dit l'un d'eux, les payez-vous? — Oh! non.

CONTE VI.

LA FEMME AVARE.

Un moment, lecteur, rien ne preſſe.
Jaſons un peu. Deux mots, puis deux encor.
Tout conteur eſt bavard par goût ou par pareſſe,
C'eſt ſon droit; & ce droit, à mon ſens, vaut de l'or;
J'en uſe. C'eſt à vous, lecteur, que je m'adreſſe,
Jugez la queſtion: lequel jouit le plus,
Ou l'amant qui poſſéde une belle maîtreſſe,
Ou l'avare qui touche & compte ſes écus?
Ces deux plaiſirs ont dequoi plaire,
Ont dequoi ſe faire envier;
Mais quand je jouis du premier,
Le dernier ne me tente guère.
Ce n'eſt pas que l'or en effet
Me déplaiſe; oh! non; je m'explique.
Mais l'enchaſſer ainſi qu'une relique,
Mais l'aimer pour lui ſeul, n'eſt point du tout mon fait.
Que diriez-vous de l'amant d'une Belle,
Qui l'ayant ſous ſa main & pouvant faire mieux,

Le jour, la nuit, proſterné devant elle,
Se borneroit à la couver des yeux?
Voilà pourtant l'avare. Un ſage ſait s'y prendre
D'une manière à ne rien enfouïr;
S'il pourſuit la beauté, c'eſt afin d'en jouir;
Il cherche l'or, pour le répandre.
Tu veux de l'or, Harpagon? & pourquoi?
Pour l'enfermer dans ta valiſe?
Mais, mon ami, cet or n'eſt rien en ſoi;
C'eſt l'emploi qui le réaliſe.
Quand la fortune a voulu t'envoyer
Ce cher argent, que tu crains d'employer,
Ce n'étoit là que des lettres de change,
Payables en plaiſirs: quelle manie étrange!
Eh! pauvre fou, fais-toi payer.
La vie eſt un commerce, où chacun s'intéreſſe,
Argent, billet, voilà ce qu'on voulut choiſir,
Pour repréſenter la richeſſe:
Or le riche, à mon gré, doit convertir ſans ceſſe
Le papier en argent, & l'argent en plaiſir.

Une femme vivoit, (on la nommoit Harpine)
A qui pareil ſyſtême étoit fort étranger;

Riche amplement; pour ſa lézine,
Sans l'avoir vue, on n'en ſauroit juger;
Elle alloit à l'excès. Peignons notre héroïne.
Compter ſon or étoit le premier de ſes ſoins;
Elle dormoit à peine & mangeoit encor moins;
Un éternel hyver attriſtoit ſa cuiſine.
Par elle l'apétit fut toujours réputé
Une maladie, & cruelle:
La félicitoit-on ſur ſa bonne ſanté:
Ah! je la revendrois de grand cœur, diſoit-elle;
Si j'en trouvois ce qu'elle m'a couté.
Elle blâmoit la Juſtice de France;
Elle diſoit que pendre les voleurs.
C'étoit trop peu; que pareille indulgence
Ouvroit la porte aux malfaiteurs.
Encore un trait: Harpine étoit propriétaire
D'une maiſon. Outre un fort bon loyer,
Elle tiroit de chaque locataire
Dequoi ſoudoyer un portier.
Or pour en avoir le ſalaire,
Elle en faiſoit l'office; & tous les ans,
En janvier, pour prix de ſes peines,
Du fond de ſa loge, aux paſſans

Harpine en vieux haillons demandoit ſes étrennes.

L'avarice étoit ſon deſtin,
Ce tic chez elle étoit héréditaire.
Notez d'abord qu'elle eut pour mère
Celle à qui Boileau donne un jupon de ſatin;
Tout rapiécé de thèſes de latin,
Et qui fait derrière elle, en très-gros caractère;
Lire *argumentabor*. Enſuite, elle eut pour frère
Celui qui ſouhaitant être éclairé pour rien,
S'aviſa d'un plaiſant moyen.
Quand la nuit voiloit l'hémiſphère,
Il ouvroit ſa fenêtre, au plus fort de l'hyver;
Pour recevoir l'éclat d'un reverbère
Qui vis-à-vis pendoit en l'air.
Celui-là fut encor le neveu de ſa mère;
D'autres ont dit le mari de ſa ſœur,
Qui fameux dans ſa confrèrie,
Reçut viſite un ſoir d'un connoiſſeur,
D'un ſien confrère en ladrerie.
Monſieur, dit l'Étranger, on prétend qu'Harpagon
Auprès de vous, dans l'art que je profeſſe,
N'eût été qu'un petit garçon;

Or épris de votre ſageſſe,
Je viens ſous vous prendre leçon.

Frère, dit le premier, ce que nous allons dire ;
Le réſultat de l'entretien,
Vous propoſez-vous de l'écrire?
— Oh! que non; je n'en perdrai rien ;
Ma mémoire eſt aſſez docile,
Et très-fidelle. — En ce cas-là,
Cette lampe eſt fort inutile.
En achevant, il la ſoufla.

Tous ces héros pourtant le cédoient à Harpine.
Elle devint malade un jour, & ſon voiſin
Lui dit qu'il lui falloit enfin
Interroger la Médecine.
Mais ſans argent cet oracle eſt muet.
Or payer, eſt-ce une reſſource ?
Elle aima mieux garder le mal qui la tuoit,
Que de laiſſer ouvrir ſa bourſe.

A la fin, par humanité,
Un Médecin *gratis* vint de lui-même

La viſiter : monſieur, en vérité,
Dit-elle au Médecin, ma misère eſt extrême,
Et j'ai beſoin d'argent, autant que de ſanté.
Ménagez-donc ma bourſe. Ah! s'il eſt arrêté
Que je touche à ma dernière heure,
De cette maladie autant vaut que je meure,
Que de mourir de pauvreté.
Qu'ordonnez-vous, monſieur? Celui-ci dit : j'ordonne
La diète; - A la bonne heure; oui, la recette eſt bonne.
La diète! oui-dà, monſieur, je n'y manquerai pas..
— Enſuite un purgatif, dont voici l'ordonnance.
— Ah! diable! un purgatif!.... hélas!
Combien coutera-t-il? — Mais trente ſous, je penſe.
— Trente ſous! ah! cruel! vous voulez mon trépas.
Boire ainſi trente ſous, ô ciel! tout d'une haleine!
C'en eſt trop; non, jamais. On preſſe, on prie envain.
Et cependant le mal s'accroît le lendemain :
Eh! bien, dit-on, la fièvre vous malmène
Encor plus fort, madame; arrangez-vous.
Il faut vous décider pour une mort certaine,
Ou pour le purgatif. — Ah! bon Dieu! trente ſous!
Quelle purgation! mais quoi! ſont-elles toutes
A ſi haut prix? — Oui, vite & tôt;

Optez. — Eh ! bien, donnez, puiſqu'il le faut ;
Ah ! maudite ſanté, que d'argent tu me coutes !

La médecine prête, on courut à l'inſtant
La remettre aux mains de Harpine :
Elle l'obſerve, l'examine ;
Quoi ! dans ce verre il tient trente ſous ! — Tout autant.
— Trente ſous ! tout mon ſang ſe ſoulève à ſa vue ;
Plus que le mal ce remède eſt cruel.
Non ; je ne puis. Otez cet objet qui me tue,
Je croirois offenſer le ciel.
Soudain de ſe coucher, ſans vouloir rien entendre.
Deux jours après, comme on vit bien
Qu'à menacer, on ne gagneroit rien,
Le Voiſin prié de deſcendre
Vint s'aſſeoir près du lit. Voici leur entretien :
Mot à mot, je vais vous le rendre.

LE VOISIN.

Bon jour, voiſine.

HARPINE.

Ah ! bon jour, mon voiſin.

LE VOISIN.

Eh ! bien, comment allez-vous ce matin ?

HARPINE.

Mal.

LE VOISIN.

Je le crois, ou bien je n'y vois goute ;
Ou bien vous calculez fort mal aſſurément,
On ne peut pas plus mal.

HARPINE.

Comment ?
Je calcule mal !

LE VOISIN.

Oui, ſans doute ;
Et vous l'allez toucher au doigt.
Vous voulez épargner, on le peut, on le doit ;
L'argent vaut bien qu'on y regarde ;
L'argent, c'eſt notre ſang. Mais ſans y prendre garde ;
Quand vous croyez épargner trente ſous,
Vous mangez votre bien, Voiſine ;
Oui, vous vous ruinez.

HARPINE.

O ciel ! je me ruine !
Voiſin, parlez ; expliquez-vous.

LE VOISIN.

Oui-dà, calculons entre nous.

Plutôt que de payer des ſecours néceſſaires,
Vous aimez mieux vous réſoudre à mourir;
Fort bien; mais vous ne ſongez guères
Qu'il va vous en couter plus en frais funéraires,
Qu'il ne vous faut d'argent aujourd'hui pour guérir.

HARPINE.

Vous croyez?....

LE VOISIN.

Oui, je crois; & la preuve en eſt claire.
Calculez d'une part l'argent qu'emportera
Votre Curé, puis le Vicaire,
Puis le deuil, puis la croix, puis le drap mortuaire,
La ſonnerie *& cætera.*
De l'autre part, comptez ce qu'il faudra
A la Garde, à l'Apotiquaire,
Au Médecin. Sachez après
Additionner & ſouſtraire,
Et prenez le parti qui coute moins de frais.

Fort bien, dit en entrant ſur l'heure une voiſine,
Qui la trouva rêvant à tout cela!
Vous avez donc laiſſé gâter la médecine;
Il faut la jetter; & voilà

Ce que votre chère lézine
Vous a valu. Quoi! dit Harpine,
Elle ſe gâte! aportez-la.
On la lui porte: eh! vite, eh! vite,
Ajouta-t-elle en la prenant!
Si je perds trente ſous, au moins que j'en profite.
Elle l'avale incontinent.
Pas une goute n'eſt reſtée;
Mais la Voiſine avoit raiſon:
La médecine étoit gâtée.
Qu'arriva-t-il? la liqueur empeſtée
S'eſt déjà dans ſon ſein convertie en poiſon;
Elle en mourut. On ne la plaignit guère;
Un avare peut-il inſpirer la pitié?
Peut-on le plaindre en ſa misère,
Lui, dont jamais le cœur ne connut l'amitié?
On ne croit pas que j'exagère?
Il eſt des Harpagons encor.
J'en ai vu, moi, qui mouroient de misère,
Étendus ſur des monceaux d'or.
Ils n'accordoient, dans leur humeur cynique,
Rien à leurs vœux; que dis-je, ils vivoient ſans deſirs;
Se priver de tous les plaiſirs,

C'étoit-là leur plaiſir unique.
Et vous voulez qu'on ſoit humain,
Quand on s'eſt fait pareil ſyſtême ?
Non, non; celui que l'intérêt enfin
Contraint à ſe haïr ſoi-même,
Ne peut guère aimer ſon voiſin.

CONTE VII.

L'ADROIT FILOU.

DANS une foule, un filou très-alerte
Voloit un ſoir un caſtor aſſez beau ;
L'homme qui ſent ſa tête découverte,
Crie : eh ! meſſieurs, on me prend mon chapeau.
Lors le filou, l'enfonçant ſur ſa tête,
Comme en effet, ſi c'eût été le ſien :
Parbleu, dit-il, plus fin que moi n'eſt bête ;
Je ne crois pas qu'on dérobe le mien.

CONTE VIII.

LES TROIS AVEUGLES.

Trois Aveugles, ſans guide, alloient le grand chemin;
Paſſe auprès d'eux un homme en train de rire:
Tenez; j'avois fait vœu, ſe prit-il à leur dire,
De donner un louis. Chacun d'eux tend la main;
Et ſans leur rien donner, l'étranger ſe retire:
Buvez, leur cria-t-il, tous trois à ma ſanté.

Chacun alors de ſon côté
Croyant que l'autre a reçu cette aubaine,
S'écria, d'aiſe tranſporté:
Allons nous réjouir, dans la cité prochaine.
On marche, & l'Inconnu qui ne les quitte pas;
Pour être témoin de la ſcène,
Au cabaret arrive ſur leurs pas.

Les Aveugles entrés à peine,
A l'hôte s'annoncent gaîment:
Eh! vite & tôt, qu'on nous apprête

Dequoi manger & boire largement.
Bien que vêtus peu richement,
Nous avons là dequoi nous faire fête;
L'ami, donnez du bon. Tous les trois auſſitôt
Vont dans la ſalle attendre qu'on les ſerve:
Et l'Étranger qui les obſerve,
Se fait auſſi ſervir, près d'eux, ſans dire mot.
Pour eux, on perce une feuillette:
L'un d'eux alors: garçon, holà?
Quel vin nous apportez-vous là?
— De bon vin. — Oui, vraiment! dites, de la piquette.
Croyez-vous qu'on ne voit pas clair?
Donnez-en d'autre, allez, mon cher;
Et du meilleur, comme pour un malade.
Arrive un meilleur vin, eux de boire raſade,
Et de manger à l'avenant.
Jamais aucun des trois ne vit orgie égale.
On ſe raviſe. — Or maintenant,
A la ſanté de qui régale;
Garçon, du vin. On boit d'autant;
De ſantés en ſantés, ſans ceſſe ils ſe provoquent.
A chaque minute on entend
Le bruit des verres qui ſe choquent;

Puis

Puis les bons-mots, puis les contes gaillards.
En longs éclats le rire ſe déploye;
Tout alla bien; nos égrillards
Pour convives avoient l'appétit & la joye.
Mais tout doit finir ici bas,
Plaiſir, richeſſe, honneurs; ainſi fait leur repas,
Au regret de chaque convive;
Et l'un des trois, dès que la carte arrive,
Compte avec l'hôte, & ne marchande pas:
Fort-bien, dit-il; oh! ça, brave homme,
On aime l'argent blanc, les louis plus encor:
Nous allons vous payer en or;
Vous nous rendrez le reſtant de la ſomme.
On ſe tait; & chacun des trois
Attend que l'autre ouvre ſon eſcarcelle;
Mais du louis point de nouvelle.
Nul ne bouge. Alors tous de crier à la fois:
Eh! bien? payez-donc le Bourgeois.
Même réponſe. Eſt-ce toi, dis, la Brie?
—Qui! moi? point. — Jacques, c'eſt donc toi?
Allons, meſſieurs, je vous en prie,
S'écrioit l'Hôte, on attend après moi.
C'eſt aſſez, dit l'un d'eux; il n'eſt plus tems de rire:

Donnez-lui ce louis ; c'eſt l'un de vous qui l'a.
Bon, dit l'autre ! c'eſt toi, je gage. — Qu'eſt-ce à dire ?
Ce n'eſt pas moi. - Ni moi. -Ni moi non-plus. -Oh, ça,
Meſſieurs, cria l'Hôte en colère,
Vous moquez-vous de moi ? Vous ne ſortirez pas
Que je ne ſois payé. L'auteur de ces débats
Se vit alors prêt à rire aux éclats.
Quelque tems encore on bataille ;
De gros jurons on ſe chamaille,
Et l'on finit par en venir aux coups;
Les trois Aveugles en courroux,
Vont frappant l'un ſur l'autre, & l'Hôte ſur eux tous.
Mais l'Étranger, en voyant leur furie,
Craint de voir ce jeu-là triſtement terminé;
Il paya ſans regret, & la piéce finie,
Il trouva que l'argent donné
Ne valoit pas la comédie.

CONTE IX.

LE MARGUILLIER PRÉVOYANT.

CERTAIN Prélat grondoit un Marguillier :
Quoi ! Saint Martin, le Patron du village,
Vous l'avez peint en ſimple Cavalier!
Le faire Évêque eût été bien plus ſage ;
Puiſqu'il fut tel. C'eſt l'entendre fort mal,
Dit le Payſan ; j'ons la tête encor ſaine ;
Au Cavalier, il ne faut qu'un cheval ;
Six au Prélat ne ſuffiroient qu'à peine.

CONTE X.

LA PARTIE REMISE.

Avec Liſette, Oronte vouloit faire.....
Quoi ? ce qu'on fait avec jeune tendron.
Oui; mais vouloir n'eſt tout en cette affaire;
Plus d'une fois chez un octogénaire,
Le cœur dit oui, quand le reſte dit non.
Pour accomplir ce doux myſtère,
Il uſe en vains efforts ſa vigueur éphémère;
Liſe ſe prête & fait tout pour le mieux.
Mais, ô diſgrace! au fond du ſanctuaire
Le feu ſacré s'éteint; plus d'encens pour les Dieux.
Liſe tout bas peſtoit contre les hommes;
Quand celui-ci, ſe ra uſtant ſans bruit:
Mon cœur, dit-il, marquez où nous en ſommes;
Je reviendrai pour finir cette nuit.

FIN DU SECOND LIVRE.

HISTORIETTES,
OU
NOUVELLES EN VERS.
LIVRE TROISIÉME.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE TROISIÉME.

CONTE PREMIER.

LA PHILOSOPHIE EN DÉFAUT.

ON médira du ſexe, amis, tant qu'on voudra,
On y revient toujours : un merveilleux dira
Que le ſexe eſt foible & volage,

Capricieux ..... tout ce qu'il vous plaira ;
Mais il eſt charmant, mais je gage
Que tôt ou tard, quiconque en médira,
Finira par lui rendre hommage.
Nature, qui jamais n'enfante ſans deſſeins,
Pour le bonheur du monde a formé chaque Belle :
Or toujours une Belle, inconſtante ou fidelle,
Fait les délices des humains.
Toujours ? Oui, la preuve en eſt claire :
Qu'une Belle ait comblé nos vœux,
Jamais, ſi ſa flâme eſt légère,
Elle ne changera, que pour faire un heureux.
Toi, que Liſe a trahi, qui murmures contre elle,
S'il ſe peut, raiſonne avec moi ;
Si cette charmante Infidelle
N'eût été volage envers toi,
Envers un autre, elle eût été cruelle.
Tout eſt bien comme il eſt, amis ; ſoumettons-nous.
Pourquoi contre le ſexe exhaler ſa colère ?
Il peut demain nous voir à ſes genoux :
On a toujours raiſon, quand on ſait plaire.
Surtout ne raillons plus quiconque ſous ſes loix
Croit trouver un doux eſclavage :

Ariſtote fut homme ſage;
Mais pour avoir oſé s'écarter une fois
De ce principe, il s'en mordit les doigts;
Il expia bien cet outrage!

Ce Roi jaloux du rang des Immortels,
Qui, fier de tant d'États acquis par ſon courage,
Vouloit changer ſes trônes en autels,
Alexandre un beau jour, moins cruel ou plus ſage,
Parut s'arrêter en chemin,
Sembla vouloir ſuſpendre le ravage,
Et faire grâce au genre humain.
Qui des mains de ce Dieu fit tomber le tonnerre?
Une jeune Indienne, arrêtant ſes exploits,
Épargnoit des pleurs à la terre;
L'Amour eſt un enfant nud, ſans arme, & ſa voix
Fait taire devant lui les foudres de la guerre.
A voir ce Conquérant, de ſes vaſtes projets
Perdre ſitôt la ſouvenance,
On voit que ſur les Rois, l'Amour a la puiſſance
Que les Rois ont ſur leurs Sujets.
Alexandre aujourd'hui va-t-il voir ce qu'il aime?
Il laiſſe dans un coin & ſceptre & diadême,

Pour ne garder que ſon amour.
Il ne put échapper aux regards de ſa Cour :
Un Roi peut-il jamais cacher une foibleſſe ?
L'œil de ſes Courtiſans, attentif nuit & jour,
Compte juſqu'aux baiſers qu'il donne à ſa Maîtreſſe.

Bien eſt-il vrai que pendant ces ébats
Tout alloit mal ; il négligeoit l'Empire.
Et la Cour & l'Armée en murmuroient tout bas,
Ariſtote ſurtout y trouvoit à redire.
Ce Sage qui ſuivit en vingt climats divers
De ſon Éleve-Roi la courſe vagabonde,
Voyant qu'enfin tout alloit de travers,
Vint pour laver la tête au Souverain du monde.
Il le prenoit parfois ſur le ton magiſtral,
Ton, chez les Rois, alors plus à la mode ;
Le ſtyle franc d'un Cenſeur peu commode,
Naïf alors, nous ſembleroit brutal :
Qu'ai-je appris, lui dit-il? quoi! Seigneur Alexandre,
Vous, qui des Dieux vous prétendez l'égal,
Juſqu'à l'amour vous avez pu deſcendre !
A ces taureaux qui vont paiſſans,
Laiſſez l'Amour parler en maître ;

Lorſqu'un homme eſt comme eux eſclave de ſes ſens,
Il faut, comme eux, le mener paître.
(Le terme eſt un peu fort, je crois;
Et néanmoins il le dit ſans déplaire:
Aux Courtiſans je ne conſeille guère
D'aller donner de tels avis aux Rois.)
Vous n'avez nul ſouci de votre renommée,
Et s'il faut le dire tout haut,
Qui vous fait négliger & la Cour & l'Armée?
Une..... Ariſtote alloit trancher le mot.
Le Roi lui répond ſans colère:
Maître, vous parlez mal; quiconque a ſu me plaire,
Par vous doit être reſpecté.
Le même ſoir pourtant, ſoucieux, attriſté,
A ſa Maîtreſſe il conte la querelle
Que lui fait Ariſtote. Ah! ah! reprit la Belle,
Il eſt fort plaiſant en effet!
Ce Philoſophe a de l'humeur! il gronde!
Quoi! pour tuer des gens qui ne vous ont rien fait,
Il vous permet d'aller courir le monde,
Et ce beau Docteur en ce jour
Trouve mauvais que vous faſſiez l'amour!
Ah! de grace! à l'Amour il faut une vengeance;

Daignez vous en fier à moi.
Alors de ſon projet elle avertit le Roi,
Qui lui promit d'être d'intelligence.

Aux pieds d'une fameuſe tour,
Qui ſervoit au Prince d'azile,
S'étendoit un jardin & brillant & tranquille;
Flore & Pomone y regnoient tour-à-tour.
Or la jeune Indienne (on la nommoit Orphale)
Dès que l'aurore matinale,
D'une robe de pourpre, eut vêtu l'Orient,
S'y rendit ſeule. On prétend que Céphale
Eût pris le change en la voyant.
On diroit de la jeune Flore
Légèrement vêtue, en habit de matin,
Qui vient rendre grace à l'Aurore
D'avoir embelli ſon jardin.
Ce matin la ſeule nature,
De ſa toilette fit les frais,
Et ſes quinze ans & ſes attraits
Compoſoient tout ſeuls ſa parure.
Vous la verriez ſur la verdure,
Courir, trotter d'un pied menu,

Sans la fouler. Tantôt ſa chevelure
Deſcendoit, à flots d'or, juſques à ſa ceinture,
Tantôt ſur ſon ſein demi nu,
Elle flottoit à l'aventure.
Mais, dira-t-on, quel projet ſi matin
Dans ce verger l'a fait deſcendre?
Vous allez voir quel étoit ſon deſſein.
Le cabinet du Maître d'Alexandre,
Du Cenſeur des amours, s'ouvroit ſur ce jardin.
Avant que l'Aube eût commencé de naître,
Il étoit là cloué ſur ſes livres moraux;
Lorſqu'une voix mêlée au concert des oiſeaux,
Par de tendres accens l'appelle à ſa fenêtre:
Qu'apperçoit-il? Orphale. A ſes regards, dit-on,
Femme jamais ne fut ſi belle;
Elle cueilloit alors, ſur un banc de gazon,
Une roſe moins fraiche qu'elle,
Et lui chantoit cette chanſon:

Venez, gentille fleurette,
Vous repoſer ſur mon cœur;
Vous allez, par votre odeur,
Embaumer ma collerette.

Bien qu'en vous, gente fleurette,
Soit parfum délicieux,
Il faut à cœur de fillette
Paſſetems plus gracieux;
Venez, gentille fleurette,
En attendant qu'en ces lieux
Je cueille fleur d'amourette.

Feignant de ne voir pas le curieux Docteur
Qui s'amuſoit à la voir faire,
Orphale chante encore, & d'une main légère,
Elle a déjà cueilli la fleur.
Puis ſouriant d'un gracieux ſourire,
Ses doigts vont placer à tâtons
Cette roſe entre deux boutons:
C'eſt ſur ſon ſein que je veux dire.
Ce n'eſt pas à la fleur que s'attachoient les yeux
Du Docteur, déjà moins ſauvage;
Il obſervoit le brillant aſſemblage
De tant d'attraits, en proye à ſon œil curieux.
Elle étaloit, dit-on, aux yeux du perſonnage
(Telle qu'une Beauté, qui ſe croit ſans témoin)
Ses charmes peu voilés; aſſez pourtant, je gage,

Pour laiſſer au deſir le ſoin
D'en imaginer davantage.
Lors il la voit en un moment
Sous un chapeau de fleurs ranger ſa chevelure,
Et courir ſe placer ſur un lit de verdure
Qui ſe trouvoit tout juſtement
Sous ſa fenêtre. O ſageſſe, ſageſſe!
Son œil épris plonge ſans ceſſe
Sur deux globes.... l'albâtre eût paru terne auprès;
Charmans jumeaux, captifs ſous des lacets,
Qui pour l'irriter davantage,
Sans ceſſe émus, ſemblent toujours tout prêts
A ſortir d'eſclavage,
Et n'en ſortent jamais.
Orphale, ſous ſes yeux, belle avec négligence,
Et ſe parant d'un déſordre affecté,
S'étendoit avec nonchalance:
Un pied charmant, loin de l'autre jetté,
Tendoit à ſa vieille innocence
Les piéges de la volupté.
Son cœur s'y laiſſa prendre. Une flame ſoudaine
Pénétre dans ſon ſein, & court de veine en veine.
Oh! oh! dit-il, qu'eſt-ce donc que je ſens?

Quel feu ſecret ſe gliſſe dans mes ſens ?
Quoi ! maintenant que graces & jeuneſſe
M'ont dit adieu ; que l'aride vieilleſſe
N'a laiſſé ſur mon front que quatre cheveux gris,
J'irois pouſſer des ſoupirs de tendreſſe,
Sûr de ne recueillir que honte & que mépris ?
Jeune, j'aurai vaincu l'amour & la nature,
Et je me ſerai démenti
A ſoixante ans ! Non ferai, je vous jure ;
Amour, Amour, vous en aurez menti.
Pour rejetter le poiſon qui m'enivre,
La raiſon m'offre un sûr moyen :
Retournons à l'étude. Alors il ouvre un livre,
Qu'il referme auſſitôt ; Ariſtote voit bien
Que tous les livres n'y font rien.
Il ſe lève, s'aſſied, ſe lève, ſe promène,
Revient à la fenêtre, y demeure attaché ;
Le trait eſt dans le cœur, & plus il ſe démène
Moins il en peut être arraché.
Enfin las de lutter contre un feu qui s'irrite,
Vaincu d'amour pour la première fois,
Auprès d'Orphale, il court, ſe précipite,
Tombe à ſes pieds & demeure ſans voix :

Orphale

Orphale alors de jouer la ſurpriſe :
Ah! Dieux, qu'eſt-ce donc que je voi?
Ariſtote à mes pieds! Oui, répond-il; c'eſt moi.
Peut-être que déjà votre orgueil me mépriſe,
Vieux que je ſuis! j'ai fait des efforts ſuperflus,
Pour me dompter; hélas! je ne m'appartiens plus;
Je ſuis tout vôtre. O ciel! me ſerois-je mépriſe?
Quoi! dit-elle, Ariſtote aimeroit à ſon tour!
— Oui, c'en eſt fait, oui, je brûle d'amour;
Je meurs d'amour. — Mais quoi! votre ſageſſe?
- J'y renonce à jamais. - Votre âge? - Ah! dans ce jour,
Vous pouvez, je le ſens, me rendre ma jeuneſſe.
Doucement, s'il vous plaît, dit-elle; un tel aveu,
Maître Ariſtote, étant croyable à peine,
Sans en avoir preuve certaine,
On a droit d'en douter un peu.
Ça, voyons: un amant fait tout pour ce qu'il aime;
Il me prend une envie extrême
De chevaucher un peu ſur votre dos;
Mais pour bien faire, il ſeroit à propos
De vous laiſſer mettre une ſelle.
Le Philoſophe, au diſcours de la Belle
Ne répond que ces quatre mots:

Je ſuis tout vôtre : eh ! puis-je mettre obſtacle,
Orphale, à votre volonté ?
Le projet s'exécute : ô le plaiſant ſpectacle,
Que de voir un Sage bâté !
Voilà donc Ariſtote, en nouvelle poſture,
Et ſelle au dos, & bride au cou,
Qui de ſes quatre pieds va foulant la verdure :
Comme aiſément tu fais d'un Sage un Fou,
Amour ! par toi le formidable Alcide
Fait tourner des fuſeaux ſous ſes doigts fainéans,
Et par toi, Nymphe de quinze ans
Mène Ariſtote par la bride.
Sur ſon dos, à califourchon,
Le gentil Cavalier doucement ſe promène,
Et pour le payer de ſa peine
Lui répète cette chanſon.

Ainſi va, qui laiſſe prendre
Son cœur aux filets d'Amour.
Si vous échappez un jour,
Un autre, il ſait vous ſurprendre :
Il ne perd rien pour attendre,
Chacun le paye à ſon tour.

On a beau fuir chaque Belle,
Beau porter barbe au menton ;
Amour, plus fort que raiſon,
Fera gente Jouvencelle
Chevaucher ſur un barbon.

Ainſi va, qui laiſſe prendre
Son cœur aux filets d'Amour.
Si vous échappez un jour,
Un autre, il ſait vous ſurprendre :
Il ne perd rien pour attendre,
Chacun le paye à ſon tour.

Cependant ſur l'herbe légère,
Notre Sage, qui ne l'eſt guère,
Cheminoit avec gravité ;
En ſongeant au ſalaire, il ſouffroit ſans rien dire ;
Quand tout-à-coup, par un éclat de rire,
Son flegme fut déconcerté.
Oh ! comme il ſe trouva ſurpris, épouvanté,
Quand d'un berceau touffu, comme d'une ambuſcade,
Il vit ſortir le Roi, qu'on avoit là poſté
Pour être le témoin de cette cavalcade.

Après l'avoir un inſtant regardé :
Quel eſt donc, dit le Roi, ce burleſque équipage?
Quoi ! vous ! un Philoſophe ! un Sage !
Vous voilà tout ſellé, bridé !
Qui, ſous cet attirail, pourroit vous reconnoître?
Vous avez oublié peut-être
Les ſermons un peu durs, que ſur l'amour ici
Vous m'avez faits hier? Quoi ! Maître,
Vous vous laiſſez monter ainſi !
C'eſt donc vous qu'il faut mener paître !

A ce diſcours, un peu vif & preſſant,
Ariſtote ſe dreſſe, & la Belle deſcend :
Oui, raillez, lui dit-il; je rougis, Alexandre,
De ce travers, ſans vouloir le défendre.
Mais que ma faute au moins vous ſerve de leçon.
Jugez par-là ſi j'ai, hors de ſaiſon,
Voulu contre l'Amour armer votre jeuneſſe ;
Puiſqu'à cet excès de foibleſſe
Il a pu forcer ma raiſon ;
M'avilir, moi, qui dans toute la Grèce
D'un Philoſophe ai le renom;
Moi, qu'armoient à la fois les ans & la ſageſſe !

Il s'éloigne, & le Roi rend grace à ſa Maîtreſſe
Du joli tour, qui vient de le venger;
Il ne l'aima qu'avec plus de tendreſſe,
Bien que d'amour il eût vu le danger.
Pour Ariſtote, il garda le ſilence;
Et cet amour par lui ne fut plus combattu.
Mais le dégoût bientôt ſuivit la jouiſſance:
Et le Roi crut devoir peut être à ſa vertu,
Ce qu'il faiſoit par inconſtance.
Il quitta ſon Orphale un jour.
L'Amour met un bandeau ſur nos yeux; à ſon tour
C'eſt quelque fois la raiſon qui nous l'ôte;
Mais pour guérir du mal d'amour,
Le tems en ſait plus qu'Ariſtote.

CONTE II.

LE FLEGMATIQUE.

Du temple où Thémis tient ſon glaive ;
Vers la fin du jour, un Voleur,
Côte à côte d'un Confeſſeur,
Sans s'émouvoir, s'en alloit à la Grève.
Il ne traînoit, ni ne hâtoit ſes pas ;
Ni gaî, ni triſte, il avoit l'air de prendre,
Au fond du cœur, peu d'intérêt au cas ;
On eût dit qu'il alloit voir pendre.
Près d'arriver, voyant autour de ſoi,
Que la foule ſe précipite :
Eh ! Meſſieurs, leur dit-il, n'allez donc pas ſi vîte ;
On ne peut rien faire ſans moi.

CONTE III.

LA BALANCE, OU LE DIABLE PUNI.

De l'autre monde, un mort voit-il encore
Ce qui ſe paſſe en celui-ci?
Comme bien d'autres, je l'ignore;
Mais je voudrois que cela fût ainſi.
Ce vieux martyr de l'avarice,
Qui ſouffrit, chargé d'or, & la ſoif & la faim,
Verroit ſon fils verſer à pleine main
Cet or, jadis ſa joye, aujourd'hui ſon ſupplice.
Le Prince vertueux, dont les ſages bienfaits,
Même après ſon trépas, conſolent ſa patrie,
S'amuſeroit dans l'autre vie
A compter ici bas les heureux qu'il a faits.
Quel paradis! qu'il eſt digne d'envie!
Si tel eſt leur deſtin, que le tien, cher Piron,
Doit être heureux! tu vois partout la gloire
Avec éclat faire voler ton nom,
Et les gens vertueux adorer ta mémoire.
Peut-être en ce moment, regardant ici-bas,

Ton amitié, du haut de la voute immortelle,
M'obſerve.... Ah! ce coup d'œil ne m'allarmeroit pas;
Va, je te ſuis toujours fidèle.
J'ai payé mon tribut de pleurs,
Quand la Mort ſur tes yeux répandit ſes ténèbres,
Et ma Muſe, en habits funèbres,
Vint ſur ta tombe exhâler ſes douleurs.

Daigne ſourire à ce nouvel hommage:
Permets que ton nom protecteur
Vienne parer ce léger badinage:
D'un fait aſſez plaiſant je veux tracer l'image:
Que n'as-tu pu toi-même en être le conteur!
Comme ton rire de candeur
Eût ſans peine égayé l'ouvrage!
Ce n'eſt point ce ſouris, connu ſeul aujourd'hui,
Dans les murs qu'arroſe la Seine;
Ce ſouris languiſſant, qui voiſin de l'ennui,
Sur nos lèvres qu'il touche à peine,
Meurt, ſans laiſſer nul veſtige après lui;
C'eſt ce rire qui ſe déploye,
Qui de l'âme échappé, rend le front radieux,
Et ſur la bouche & dans les yeux,

Laiſſe encore après lui quelques rayons de joye.
Ce rire fut le tien. Auſſi ton Apollon,
Indépendant, ami de la Nature,
Garde par-là certain air de roture,
Qui ne plaît guère aux amis du bon ton.
Le bon ton! Mais dis-moi, ſais-tu par aventure
Quel Dieu Paris adore ſous ce nom?
C'eſt lui qui fit périr notre gaîté folâtre;
Lui qui ride nos fronts, quinze ou vingt ans plutôt;
C'eſt par lui qu'une Muſe attriſte au premier mot;
C'eſt par lui qu'on baîlle au théâtre.
Mais alte-là. Piron, je m'apperçoi
Que je m'oublie, en cauſant avec toi;
Au fait. Un Saint, par ſa fenêtre,
Vit un Diable.... Et comment le diſtinguer là-bas,
Car ſous le maſque il devoit être?
Amis, les yeux d'un Saint ne s'y méprennent pas;
Tandis que nous, mondains, nous voyons ſur nos pas
Tant de Diables, ſans les connoître!

Celui-ci trottoit & couroit:
De quelque grand deſſein il ſembloit ſe repaître;
Le Saint l'appelle; on ſait, lorſqu'un Diable paroît,

TAYLOR INST. - OXFORD

Qu'un Saint peut lui parler en maître ;
Ne me chicannez pas, Lecteur ; tels ſont ſes droits.
Le Diable, au cri du Saint, ſecoue envain la tête :
Il cherche à s'eſquiver ; un ſecond cri l'arrête.
Holà ! hé ! venez-vous ?.... Vous avez vu par fois,
Lorſqu'un Maître en colère appelle à haute voix
Son chien pour le fouetter ; comme à cette menace,
Le chien, ſur quatre pieds tremblans,
Ventre à terre & l'oreille baſſe,
Vers ſon Maître arrive à pas lens ?
Tel obéit, jurant entre ſes dents,
Le Diable, qui ſoudain, pour être plus agile,
Se fait oiſeau, s'élance, & va, d'un air docile,
Se poſer ſur le doigt du Saint.

Humblement alors il ſe plaint
Aux oreilles du Saint, qui ne l'écoute guères ;
Lui dit qu'il n'a que peu d'inſtans ;
Que c'eſt bien mal prendre ſon tems,
Qu'il lui fait manquer ſes affaires.
Le Saint l'interrompt : répons-moi ;
Où cours-tu de ce pas ? — Un Roi du voiſinage
Va rendre l'âme. — Ah ! bon ! j'entens. Et toi,

Tu vas tâcher de la rafler, je gage.
—Oui, c'eſt cela. — Mon cher Diable, je croi,
Vous en ſerez pour les frais du voyage.
Quoiqu'il en ſoit, allez; mais après ſon trépas,
Vous viendrez ſur le champ m'en donner des nouvelles;
Entendez-vous? n'y manquez pas.

Le Diable alors, en déployant ſes aîles,
Fuit comme un trait emporté par les vents,
Et diſparoît. Après quelques momens,
Étant encore à ſa fenêtre,
Le Saint vit le Diable paroître,
Mais tout défait, morne, abbattu;
Il vouloit fuir encore, il détournoit la tête;
Mais le Saint de crier: Hem? allons donc? viens-tu?
A ſa voix le Diable s'arrête.
Se voyant forcé d'obéir,
Tout en grondant, il vient ſubir
Un nouvel interrogatoire:
D'où viens-tu? répons? — Eh! je vien, ...
Je viens de chez ce Roi. — Bon! il eſt mort? eh, bien?
Que s'eſt-il paſſé là? conte-moi cette hiſtoire,
Détaille-moi bien tout cela.

Je ſuis furieux, dit le Diable!
En vérité, cela n'eſt pas croyable.
J'arrive; Michel étoit là.
Il devoit plaider pour le Prince;
Moi, contre. Il a d'abord cité
Et mis dans la balance un acte d'équité;
Le ſalut de mainte province;
De ſon épargne un peuple ſoulagé;
L'impôt de l'Etat allégé;
Une guerre évitée un jour par ſa prudence;
Contre l'homme puiſſant le foible protégé;
Sa prompte exactitude à punir la licence,
Et plus d'un Innocent vengé.
Tout celà mis dans la balance,
Faiſoit un poids. De mon côté,
J'oppoſe alors pluſieurs genres de crimes,
Des attentats contre la liberté:
Bien des guerres illégitimes,
De perfides conſeils reçus avidement,
De ſages leçons rebutées;
Des vices payés largement,
Et des vertus perſécutées.
Et je ne plaidois pas envain;

Je voyois par degré deſcendre mon baſſin,
Et celui de Michel remonter à meſure.
J'ajoute alors mainte impoſture,
Des traités captieux ; tant que tous deux enfin
Sont de niveau. Je joins des dépenſes outrées,
Des familles deshonorées ;
Et mon baſſin perd auſſitôt
Un peu d'équilibre. Tout haut
J'allois ſoudain chanter victoire ;
Quand Michel a pris à deux mains
Un gros paquet de parchemins ;
(Vit-on jamais une action ſi noire ?)
C'étoit-là les titres écrits
De trente Moines bien nourris,
Qu'avoit fondés le Prince. Il prend ſon tems, s'avance ;
D'un peu haut, ſon paquet ſoudain
Très-lourdement tombe dans la balance,
Et je vois en l'air mon baſſin.
Après cela Michel s'écrie :
A moi l'âme ! Et l'âme & Michel,
A ma barbe montent au ciel :
Que dites-vous de la ſupercherie ?

L'âme a bien fait de s'envoler,
Reprit le Saint; mais c'eſt l'échapper belle.
Lors plus joyeux, il lui permit d'aller
A Belzébut en porter la nouvelle.
Il le voit auſſitôt partir d'un air fâché,
Pour regagner le ſombre gîte;
Et dans ſon bénitier il va plonger bien vîte
Le doigt que le Diable a touché.

CONTE IV.

LE FARCEUR.

CERTAIN Farceur jadis ſe ſignaloit
Par des accords peu connus dans l'hiſtoire ;
Cet Amphion imitoit, égaloit,
Non le ſerin, mais le cochon de lait.
L'homme eût, dit-on, remporté la victoire
Sur l'animal ; Paris en rafoloit ;
C'étoit enfin le héros de la foire.
Il recueilloit plus qu'il n'avoit ſemé,
L'argent pleuvoit tous les ſoirs ſur la brune ;
Quand un rival, de ſtratagême armé,
Vint, de ſuccès ou d'argent affamé,
Lui diſputer ſa gloire ou ſa fortune.
Bref, on l'annonce. A quand ? c'eſt aujourd'hui ;
On vient, on court ; l'un arrive en colère,
L'autre ſourit & plaint le téméraire ;
Tous ont déjà prononcé contre lui.
Lui-même arrive & ſe croit sûr de plaire ;
Qui ne l'eût cru, de l'air dont il s'y prit ?

Mais de ſes ſons l'air envain retentit ;
Le ſpectateur, partial & ſévère,
Lui ſert d'écho, l'accompagne & s'en rit.
Quoi ! crioit-on, c'eſt-là ce bel-eſprit !
C'eſt tout au plus s'il réuſſit à braire.
Siflé, hué, le prétendu Chanteur
Reſte un moment confus, morne, immobile,
Puis en ces mots exhâle ſa fureur :
O ſot Public, dit-il, Juge imbécile,
Peuple benêt, vois quel eſt ton erreur !
Vois qui de nous mérite qu'on le joue ?
Et tout-à-coup cet Acteur qu'il ſifloit,
De ſon manteau, que ſur eux il ſecoue,
Laiſſe tomber un vrai cochon de lait.

CONTE

CONTE V.

LA DAME ET SON CHIEN. (*)

Si chez les animaux, par la métempſicoſe,
Il falloit un jour m'enrôler,
Comme l'un d'eux, ou ramper, ou voler,
Et qu'à mon gré ſe fît la choſe,
Du Perroquet babillard
Je n'envîrois point le plumage,
Ni le bel-eſprit du Renard,
Ni la force du Tigre, ou du fier Léopard,
Ni l'œil du Sphinx, ni le ramage
Du Roſſignol; je ne ſerois
Ni le Phénix de mémoire immortelle,
Ni le Prince des airs, ni le Roi des forêts;
Mais le petit chien d'une Belle.
Quel rang eſt plus doux ici-bas?

(*) Cette pièce avoit été imprimée dans le recueil des Fables de l'Auteur; mais on lui a fait obſerver que c'étoit plutôt un Conte qu'une Fable, & il a cru pouvoir lui donner une place dans ce volume.

Sa Maîtreſſe, avec complaiſance,
Le fait, la nuit, repoſer dans ſes bras;
Il voit..... & que ne voit-il pas?
Jamais la Belle, en ſa préſence,
Ne cherche à voiler ſes appas;
Car il a le bonheur d'être ſans conſéquence.
Le matin, frais & repoſé,
Quand, les rideaux tirés, le jour commence à luire,
On le réveille, &, même avant de lire
Les billets-doux, il eſt baiſé.
Il faut, à ſes côtés ſi l'amour vous appelle,
Être agréé par lui, pour réuſſir près d'elle,
C'eſt l'étiquette; ſon Amant
Doit avoir dit qu'il eſt charmant,
Avant d'oſer lui dire qu'elle eſt belle.
Mais ſur ce point c'eſt diſcourir aſſez,
Et même trop. Ça, Muſe, au fait, ſans plus attendre.
L'un de ces bienheureux, Titon, gai, vif & tendre,
Ne fut pas des moins careſſés.
Il eut preſque en entier le cœur de ſa Maîtreſſe;
Je dis preſque en entier; Damon
Eut quelque part à ſa tendreſſe,
Car il faut bien aimer, ſoit par goût, ſoit par ton.

Enfin Chloé (c'eſt ainſi qu'on l'appelle)
Eût, pour le fortuné Titon,
Cédé l'amant le plus fidèle.
Un Merveilleux dira : paſſe pour un époux ;
Mais un amant, Belles, y penſez-vous ?
Ce goût fut apperçu de tout ſon domeſtique,
Et ſurtout d'un certain Jeanot ;
Ce Jeanot-là, dit-on, avoit tout l'air d'un ſot ;
Mais ſon air niais & ruſtique
Cachoit un fin matois. Chez elle encor nouveau,
Le drôle, fin ſous le manteau,
Affectoit pour Titon une humble complaiſance ;
Dès qu'il le rencontroit, il ôtoit ſon chapeau,
Et ſoudain grande révérence.
Mais il ſe gardoit bien de prendre un ton railleur :
Il dit un ſoir, d'un air de bonhomie :
A quelle heure demain, Madame, je vous prie,
Faudra-t-il entrer chez Monſieur ?
Chez qui, Monſieur, dit-elle avec ſurpriſe ?
— Mais chez Titon. — Quoi ! c'eſt ce Monſieur-là !
Et de rire de ſa bêtiſe ;
Ah ! le bon Jeanot que voilà !

Mais un beau jour enfin, Chloé, d'un ton colère,
Grondoit ſur le caffé: Jeanot, y penſe-t-on ?
Il étoit fort mauvais ; qu'on ſonge à le mieux faire.
—Mauvais, Madame ! eh ! mais, Titon
En a pris cependant, & le trouvoit fort bon.
Mais voyez ce butor ! quelle épaiſſe ignorance !
Le ſot, s'écria-t-elle ! eh ! quoi !
Il ne ſe forme point. Entre une bête & moi,
Il eſt peut être un peu de différence.
Une bête, dit-il ! ce Titon ſi fêté !
Pour qui Madame enfin montre autant de bonté,
Qu'une mère en a pour ſa fille !
Pardon, Madame, en vérité,
Je le croyois de la famille.

CONTE VI.

LA NOUVELLE PERRETTE.

PERRETTE tenoit ſous ſon bras
Son pot au lait: gageons, lui dit Colette,
(Les champs étoient alors tapiſſés de verglas)
Que ſur ta tête ainſi tu ne le portes pas,
Là-bas,
Sans le caſſer. Pourquoi non, dit Perrette?
On dépoſe ſur l'heure. Alors Perrette met
Sur ſa tête, ſon couſſinet,
Et pardeſſus, ſon pot au lait;
Puis de trotter. Trotter! doucement, s'il vous plaît,
Et n'outrons rien. Perrette, en fille ſage,
Craint les faux pas, chemine lentement;
Et c'eſt prudemment fait; on prétend qu'à cet âge,
Le pied gliſſe fort aiſément.
Rien ne troubloit ſa contenance.
Le pied ne poſoit point, ſans que l'œil eût d'avance
Choiſi l'endroit. Perrette a ſi peur de gliſſer,
Qu'elle eût vû ſon Seigneur paſſer,
Et n'eût point fait la révérence.

Néanmoins Perrette un moment
Sent que ſon pot au lait ſur ſa tête chancelle ;
Défenſe d'y porter les mains; or que fait-elle ?
A droite, à gauche doucement,
Sa tête, qui penche à meſure,
De ſon pot ébranlé ſuit chaque mouvement,
Lui rend l'équilibre & l'aſſure ;
Dont Colette tout bas ſe dépite & murmure ;
Ah ! c'eſt fait ; elle arrivera.
Si cette p'erre !.... Bon ! elle l'appercevra.
Eh ! la voilà paſſée. Ainſi Colette,
De crainte en eſpoir s'en alloit ;
Tout ſon corps ſuoit, travailloit ;
En ſecouant la tête, il lui ſembloit,
Que de la tête de Perrette
Elle feroit tomber le pot au lait.
Enfin la courſe étoit preſque finie.
Perrette aimoit Lubin, Colette le ſavoit ;
Et la voilà tout-à-coup qui s'écrie :
Lubin ! Perrette, au cri, ſe détourne ſoudain ;
Adieu le pot au lait, il tombe, & la pauvrette
Perd la gageure, & ne voit pas Lubin.

CONTE VII.

JUPITER ET LA RACE HUMAINE.

PAR un hommage volontaire
Muſe, il eſt tems de s'acquitter ici.
Viens m'inſpirer; je t'invoque, ô Voltaire!
Si je te plais, j'ai réuſſi.
Pour qui me connoît bien, cet hommage authentique
Pourroit être de quelque prix:
Autres que des défunts, par moi ne ſont inſcrits
Dans mon calendrier, d'ailleurs fort laconique.
Non que je ſois l'ennemi des vivans;
Les bouder tous, eſt très-grande ſotiſe;
On peut louer ceux que l'on priſe;
Mais ce n'eſt pas mon fait, que d'invoquer les gens.
En ce point, j'imite l'Égliſe,
Qui bénit les mortels à ſa loi conſacrés,
Mais jamais ne les canoniſe
Que bien & dûment enterrés.
Telle eſt la loi qu'adopta ma franchiſe,
Et je m'y tiens. Mais lorſque tout ici

A ſon exception, ne t'en devrois-je aucune?
Ah! puiſqu'en te formant, Nature en a fait une,
Je peux bien en faire une auſſi.
Et tu peux croire à mon hommage;
Simple, mais fier, mon Apollon
Ne vendit jamais ſon ſuffrage;
Je te louois, devant Piron,
Et vois combien je ſuis ſincère;
Demain, ſi j'avois à le faire,
Devant toi, je loûrois Fréron.
Dumoins ce gothique langage
Eſt peu ſuſpect, ne le dédaigne point;
Sans avoir l'humeur d'un Sauvage,
Je le ſuis un peu ſur ce point.
Jaloux d'entrer au temple de mémoire,
Je veux que le talent vienne ſeul me l'ouvrir.
Je ne dis point aux gens: donnez-moi de la gloire;
Mais je tâche d'en acquérir.
Toujours ſans bruit je lance mon ouvrage,
Sur ce vaſte Océan, hériſſé de cenſeurs;
Et pour le ſauver du naufrage,
Je ne fais point manœuvrer les prôneurs.
O toi, qui de la gloire amant toujours fidèle,

Connois tous les chemins qui mènent auprès d'elle,
Daigne m'ouvrir au moins une route aujourd'hui ;
Enſeigne-moi cet art, où tu ſers de modèle,
De moraliſer ſans ennui.
Prête-moi ce pinceau, dont la touche rapide,
Sous le maſque du rire a caché la raiſon ;
Qui trace, en ſe jouant, les malheurs de Candide,
Ou les ſotiſes de Memnon.
Pour le tableau que je prépare,
J'en ai beſoin. Un jour le genre humain
Murmuroit contre le deſtin,
Le trouvoit injuſte & barbare....
Ce tic fut de tout tems. Chacun de ſon côté
Contre le ciel, crie & murmure :
Non, il n'a jamais exiſté
D'homme plus malheureux que moi, dans la nature.
Alors le Monarque des Dieux,
Pour réfuter leurs cris injurieux,
Vint annoncer deux arrêts à la Terre.
Or voici le premier, qu'il fit, du haut des cieux,
Publier au ſon du tonnerre :
Jupiter vous permet de venir dépoſer
Tous vos fléaux, chagrin, douleur ou peine :

Vos larmes viennent d'appaiſer
Sa Divinité ſouveraine.
Le lieu du rendez-vous fut une immenſe plaine.
Oh ! comme à cet arrêt nouveau
Tous les humains ſont en campagne!
Chacun au même endroit vient poſer ſon fardeau ;
Et le tout, mis en un monceau,
Forme dans un moment une énorme montagne.
Que je vis tomber ſur ce tas
De maux divers, tant vrais qu'imaginaires !
Ah ! diſois-je en moi-même, (& je n'en doutois pas)
Nous ſerons pour le coup plus heureux que nos pères !
Tout va changer de face, & ſans doute ici-bas
On ne ſe plaindra plus des humaines miſères !

L'un, triſtement empaqueté
D'un vieux manteau, près du grand tas ſe coule ;
Cachant bien le fardeau qu'il avoit apporté ;
Laiſſe tomber la pauvreté,
Recule, & ſe perd dans la foule.
Un autre vient tout eſſouflé,
Marquant par des ſoupirs le trouble de ſon âme,
Jetter un lourd paquet, dont il ſemble accablé ;

Or, devinez? C'étoit ſa femme.

Je vis alors ſur le monceau
Plus d'une Belle ſurannée
Jetter les rides de ſa peau,
Et de jeunes Beautés leur couleur bazannée.
Là, tombe, à mes yeux étonnés,
Une flottante chevelure
De couleur rouge; ici pleuvent des nez,
Mal tournés;
Puis des yeux de travers, puis toute une figure.
Soudain vient en courant & parlant un peu haut,
Un Écolier, fort ennuyé de l'être,
Qui jette là Deſpautère & Reſtaut,
Et, s'il en eût été le maître,
Le Précepteur lui-même eût fait le ſaut.
Je me détourne, & je vois là derrière,
Un homme fait d'une étrange manière,
Sandale aux pieds, barbe au menton,
Mal affublé d'une étoffe groſſière,
Que ſurmontoit un large capuçon.
Je l'obſerve; & j'avois à peine
Diſtingué ſa mine & ſon air,

Que je vis barbe, & robe & ſandales en l'air,
Et mon homme auſſitôt fuyant à perdre haleine.
Un petit homme alors montre dans le lointain,
Pardeſſus ſon épaule, un ſardeau qui fait rire,
Court, ſe démène, approche enfin,
Arrive tout boſſu, ſe baiſſe, & ſe retire
Tout auſſi droit que ſon voiſin.

Ainſi de maux de toute eſpèce
Le tas croiſſoit, & mes regards ſans ceſſe
S'y promenoient avidement.
Mais quel fut mon étonnement,
Lorſque de tous côtés, j'y cherchai vainement
Quelque vice, ou quelque foibleſſe!
Tel en étoit farci, qui fort ſoigneuſement
Les conſervoit, comme on fait la richeſſe.
Arrive-t-il un ſcélérat?
J'obſerve ſon paquet; il jette ſa mémoire.
Je penſe en voyant un ingrat,
Qu'il vient pour ſe laver d'une tache ſi noire:
Il va, me dis-je alors, pour ce vice odieux
Prendre plutôt un ridicule.
Dans ce penſer, je l'obſerve des yeux;

Il ne met bas qu'un reſte de ſcrupule.

Comme chacun alors de ſon côté,
Obſervant le monceau des peines de la vie,
Étoit ſurpris d'y voir ce qu'il avoit compté
Parmi les biens dignes d'envie;
Le ſecond édit annoncé
Retentit alors dans l'eſpace:
Ordre à chacun de prendre un paquet, à la place
De celui qu'il avoit laiſſé.

A cet arrêt, on enviſage
Tous les balots l'un ſur l'autre giſſans:
L'imagination ſe mêle du partage;
Oh! que je vis de trocs divertiſſans!
Un bon vieillard, au front mélancolique,
Arrivé preſque le dernier,
Et ſe plaignant d'être ſans héritier,
S'étoit défait au moins de ſa colique.
A la faveur de ces ordres nouveaux,
Il prit un enfant que ſon père
Avoit jetté, dans ſa colère,
Sur la montagne des fléaux.

A ſes côtés, le drole étoit à peine,
Qu'il le prit par ſes cheveux gris,
Prêt à le traîner dans la plaine;
Holà, crioit le Vieillard hors d'haleine,
Rendez-moi ma colique, & gardez votre fils!
Tandis qu'il ſe repent envain de ſa foibleſſe,
Un Forçat qui, plein d'allégreſſe,
Avoit troqué, pour changer de métier,
Sa chaîne contre la richeſſe
Et la goûte d'un Financier,
A Jupiter faiſant laide grimace,
Croyant ainſi le déſarmer,
Crioit ſans ceſſe: grace! grace!
Jupiter, laiſſez-moi ramer.
De ſes pâles couleurs s'étant défaite à peine,
La coquette Chloé choiſit en même tems
Une tête vermeille, avec l'air de quinze ans.....
La voilà qui s'agite à grands cris dans la plaine,
Pour un horrible mal de dents.
Un Pauvre prend l'habit, les titres, le domaine
D'un homme tout doré, qui s'en étoit démis;
Soudain de Créanciers une troupe inhumaine
Vient le prendre au collet, malgré ſes beaux habits,

Et dans un cachot on l'entraîne.
Je ne ſais ſi nos maux enfin
Sont plus légers par l'habitude,
Mais lors chaque mortel, en changeant ſon deſtin
Contre celui d'autrui, le trouva bien plus rude.
De tous côtés en un moment
Plus malheureux chacun murmure,
Le monde entier paroît à la torture,
Et ce n'eſt bientôt plus qu'un ſeul gémiſſement:
Tant, que laſſé de leur plainte importune,
Jupiter exauce leurs vœux,
Et chacun ſe croit fort heureux,
De recouvrer ſa première infortune.

CONTE VIII.

LE MAIRE HUMILIÉ.

DANS une ville, un nouveau Gouverneur,
En pompe faiſoit ſon entrée;
Le Maire, Huiſſier jadis, vint en robe pourprée,
Au nom de la cité, haranguer Monſeigneur,
Et par malice ou par vengeance,
D'équivoques exprès lardant ſon éloquence,
Il voulut le mortifier;
Mais le Seigneur eut ſouvenance
Que l'Orateur étoit jadis Huiſſier.
Or la harangue étant finie:
Monſieur, lui dit-il, de mes jours,
Je n'ouïs un ſi beau diſcours;
Allez-vous m'en bailler copie?

CONTE

CONTE IX.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

D'AMOUR un jeune Candidat,
Qui des premiers deſirs ſentoit l'inquiétude,
(Nous avons tous paſſé par ce pénible état)
Maudiſſoit de ſon lit la triſte ſolitude,
Et trouvoit que le célibat
Étoit le métier le plus rude
Qu'on pût choiſir. Le petit ſcélérat
Un jour ſurtout faiſoit le diable à quatre:
Me voilà, diſoit-il, un homme fait, je croi;
Pourquoi ſuis-je garçon? pourquoi?
Mariez-moi, mon oncle, ou..... battez-moi.
Mon neveu, j'aime mieux vous battre,
Dit l'Oncle d'un air grave: eh! mon cher, au menton
Tu n'as encor que le premier coton,
Et tu veux une femme? Ah! croi-moi; l'on ſe laſſe
De tels joujoux en peu de tems:
Regarde-moi: je n'ai que ſoixante ans,
Et tu vois pourtant, je m'en paſſe.

Fais comme moi. Je dois vous dire ici,
Que le Vieillard qui ſermonoit ainſi
Avoit (car tout s'en mêle) une Laïs en ville :
C'étoit un Procureur, d'ailleurs aſſez habile.
Il craignoit tant l'éclat, qu'amant toujours ſans bruit,
Inconnu preſqu'à ſa Maîtreſſe,
Dans deux appartemens il la logeoit ſans ceſſe,
Le jour, dans l'un, & dans l'autre, la nuit.

Tous les ſoirs la Belle diſcrette
(On la nommoit Clarice) alloit aſſidûment
Dans ce dernier appartement,
Où bientôt le Vieillard ſe rendoit en cachette.
Ce n'étoit pas l'unique ſoin
Qu'il ſe donnât pour n'avoir nul témoin
De ſes amours. Sitôt que ſans eſcorte
Il arrivoit en-bas, caché ſous ſon manteau,
Des doigts il cherchoit un anneau,
Caché dans la muraille, à côté de la porte.
Cet anneau, par un fil qui finement conduit
Suivoit au ſein du mur une route ſecrette,
Ébranloit certaine ſonnette,
Qui ne rendoit qu'un petit bruit

Au chevet de la Belle. Elle étoit fort alerte ;
A ce bruit que nul n'entendoit,
Sans lumière elle deſcendoit,
Et la porte à peine entr'ouverte,
Tous deux montoient à petits pas,
Sans dire mot, ou ſe parlant tout bas ;
Puis entrés dans leur chambre, & toujours ſans chandelle,
Ils faiſoient .... ou ne faiſoient pas
Ce qu'un amant fait auprès de ſa Belle.

Therville un jour auſſi de ſon côté,
(C'eſt le nom du Neveu), fit choix d'une maîtreſſe ;
Mais, ſans le Sacrement, la ſévère Beauté
Jura de n'accorder jamais à ſa tendreſſe
Le prix d'Amour. Dès le moment,
Il revient à ſon Oncle, & de nouveau le preſſe
De le mettre en ménage ; il preſſe vainement :
Fais comme moi, répondoit-il ſans ceſſe.
Mais le Neveu s'apperçut à la fin
Que ſon Oncle, la nuit, s'eſquivoit d'ordinaire,
Et le voyant rentrer dès le matin,
Conclut que de ſes draps ſans doute il n'uſoit guère.
Dès le ſoir même il le ſuivit,

Et la lune qui le ſervit,
Fit réuſſir ſon ſtratagême.
Il voit ſon oncle & marcher & courir
A la porte du gîte, où l'attend ce qu'il aime,
Tirer l'anneau, puis la porte s'ouvrir,
Tout doucement, & ſe fermer de même.
Le lendemain, le perfide Neveu,
Auprès de lui, compoſant ſon viſage,
Cache ſa découverte, & Dieu ſait ſi dans peu
Il ſe promet d'en faire uſage.
Il n'eut pas long-tems à chercher
L'occaſion. Soit vérité, ſoit feinte,
Son Oncle, ce jour-là, ſe plaignit d'une atteinte
De je ne ſais quel mal, & voulut ſe coucher.
Le Neveu croit alors pouvoir aller ſans crainte
A la ſonnette. Il y court en effet,
Sous une redingote brune,
Un voile de nuage avoit lors tout à fait
Caché la face de la lune.
Arrivé ſous la porte, il cherche pluſieurs fois
Le cordon, qui là-haut fait parler la ſonnette;
A la fin l'anneau ſous ſes doigts
Se fait ſentir; il tire, & lors tout en cachette

Clarice vient; la porte, ſans crier,
S'entrouvre, & lui, ſans ſe faire prier,
Se remet aux mains de la Belle.
Elle le guide, & lui parlant tout bas:
Mon ami, doucement! bien doucement, dit-elle!
Tous les voiſins ne dorment pas.
Cette démarche étoit un peu hardie;
Car il devoit s'attendre à ſe voir reconnu.
Savoit-il qu'en ce lieu l'uſage étoit venu
De n'employer jamais chandelle ni bougie?
Oh! que jeuneſſe eſt étourdie!
Bien plus heureux que ſage, ce jour-là,
A ſes deſirs tout fut propice.
En tâtonnant, il monte, & le voilà
Dans la chambre, & bientôt dans les bras de Clarice.

Arrêtons-nous. Je vous le donne en cent,
Lecteur; devinez à préſent,
Quelle eſt cette Beauté ſi ſvelte & ſi légère,
Si bien au fait des manéges d'Amour.
C'eſt juſtement la naïve Bergère,
Qui pour Therville étoit ailleurs ſévère;
Qui vouloit épouſer, le jour,

Et qui, la nuit, ſe paſſoit de Notaire.
Oh ! qu'Amour là fit un bon tour !
Therville ignore que ſa Belle
Le rend heureux en ce moment,
Et qu'à la fois il punit l'Infidelle :
Ah ! qu'il eſt doux pour un Amant
De ſe venger ainſi d'une cruelle !
Privé de l'uſage des yeux,
Il négligea celui de la parole,
Mais Dieu ſait s'il agît ! le drôle
Étoit neuf en amour, & n'en valoit que mieux.
Bien aiſément on peut ſe peindre,
Clarice, ton étonnement.
Comme un ſeul jour a changé ton amant !
Elle n'eut garde de s'en plaindre.
Dans ſon ivreſſe, elle s'écrie : hélas !....
Comme vous êtes jeune ! Elle ne mentoit pas.
De moment en moment, augmentoit ſa ſurpriſe ;
L'Aurore en avoit moins, dit on,
Quand le ſort dans ſes bras eut rajeuni Titon.
Mais voici bien une autre criſe !
Tandis qu'elle étoit là, ſous ſon obſcur rideau,
D'étonnement & de plaiſir muette,

Le fil, ébranlé de nouveau,
Fit de nouveau retentir la ſonnette.
Du coup elle faillit mourir
Subitement. Bien moins étonné qu'elle,
Therville froidement lui dit: Mademoiſelle,
Allez vous-en donc vîte ouvrir
A mon Oncle. Paſſons les diſcours de la Belle,
Et ceux du jeune homme; auſſi-bien
L'Oncle, ſonnant encor, rendit court l'entretien.
Dans un cabinet ſolitaire,
Vide alors, & qu'on n'ouvroit guère,
On ſerra le Neveu, pour y paſſer la nuit;
Elle le pria de ſe taire,
Et de nouveau courut ſans bruit
Ouvrir la porte. Elle n'eut pas grand'peine
A s'excuſer ſur le retard;
Auroit-on pris, pour tromper le Vieillard,
L'heure où de ſon retour Clarice étoit certaine?
Rien n'eſt moins vraiſemblable; auſſi de nul ſoupçon
Sa flâme ne fut allarmée.
Sur les pas de la Belle il monte ſans façon,
Pour prendre au lit ſa place accoutumée.
Monſieur, lui dit-elle en entrant,

Vous reſte-t-il quelque parent ?
A moi ? d'où vient, ma toute belle,
Cette demande ? eh ! mais, dit-elle,
C'eſt par l'intérêt qu'on y prend.
— Il me reſte un neveu. — Bon ! eſt-il déjà grand ?
— Oh ! très-grand. Le fripon me coute
De l'argent .... preſqu'autant que toi !
— Vous me l'aviez caché; pourquoi donc avec moi
Ce myſtère ? — Oh ! pour rien. Ce neveu-là, je croi,
Doit être un verd galant, dit-elle ! car ſans doute
Il tient de vous ? n'eſt-ce pas ? — Oui, ma foi.
Tu me ravis ! tien, ma pouponne,
D'un mot, tu m'enflâmes d'abord;
Je me ſens tout en feu ! Viens-ça, viens-ça, friponne !
Et ſoudain avec elle il ſe couche .... & s'endort.
Juſqu'au matin dura ſon ſomme.
Le jour l'éveille; & preſſé de partir,
Il reprend ſes habits. Comme il alloit ſortir,
Voilà-t-il pas que le jeune homme,
Qui s'étoit enrhumé la nuit,
S'aviſe de touſſer : Qu'eſt-ce, Mademoiſelle ?
Dit le Vieillard ſurpris. Je n'entends rien, dit-elle.
— Le bruit vient de là. — Bon ! ce bruit

Eſt dans vos oreilles ſans doute.
Clarice a peur; Therville écoute:
Voyons, dit le Vieillard; (il s'approche pour lors
Du cabinet) quelqu'un là-dedans, je parie....
Lors tout à coup mon étourdi s'écrie:
C'eſt moi mon oncle; & le voilà dehors.
Oh! quelle ſcène, Amour, ta malice traitreſſe
Fit ſoudain jouer en ce lieu!
Therville, en ſe montrant, reconnoît ſa Maîtreſſe,
Clarice, ſon Amant, & l'Oncle, ſon Neveu:
Que faites-vous ici, cria l'Oncle en colère?
Eh! mais, je.... je fais comme vous,
Dit le Neveu. L'on éclaircit l'affaire:
Et l'Oncle prudemment réprima ſa colère:
Bientôt même, filant plus doux,
Il le conjura de ſe taire.
Vas, je te marîrai, dit-il, crainte de pis.
Clarice reſta ſeule; & malgré ſon adreſſe,
Des deux côtés, ſes projets ſont trahis.
J'ai vû jadis pareille enchantereſſe:
Le jour, c'étoit une Lucrèce,
La nuit, c'étoit une Laïs.

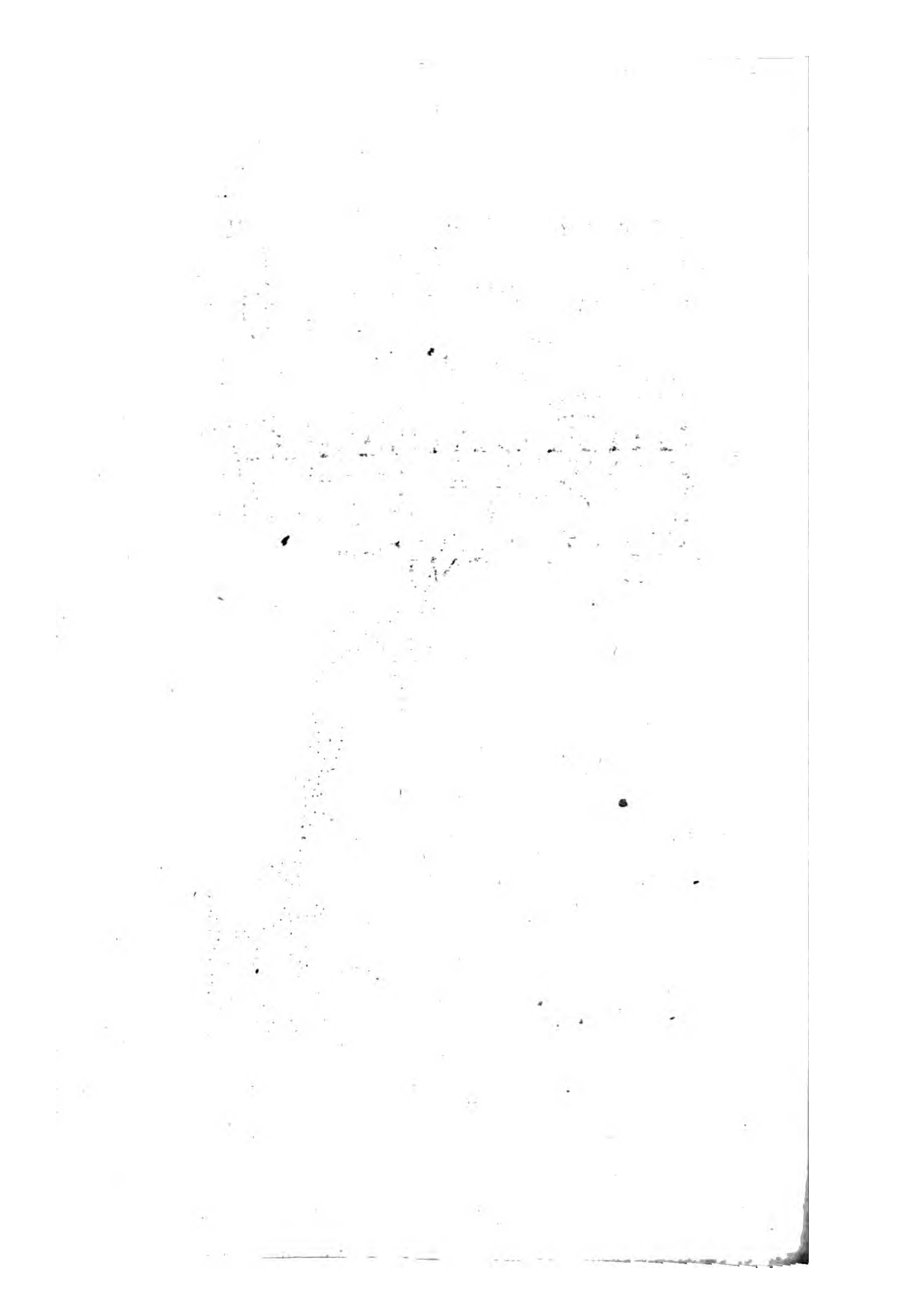
CONTE X.

LE HARANGUEUR.

Le Grand Condé, certain jour, en province,
Étoit fort ennuyé par un ſot Harangueur:
Qu'êtes-vous ici, dit le Prince?
—Second Conſul, & votre Serviteur.
—Pourquoi donc le premier ne vient-il pas lui-même?
Ah! Monſeigneur, répond le Citadin,
Pardonnez-lui cette ſotiſe extrême;
Le pauvre homme eſt mort ce matin.

FIN DU TROISIÉME LIVRE.

HISTORIETTES,
OU
NOUVELLES EN VERS.
LIVRE QUATRIÉME.



J.M. Moreau le J. inv. D. Née Sculp. 1783.

HISTORIETTES;

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE QUATRIÈME.

CONTE PREMIER.

LE FAT EN BONNE-FORTUNE.

UN de ces héros de ruelles,
Qui ſont l'idole & le fléau des Belles ;
Qui toujours prêts à coqueter,

Ne logent l'Amour qu'en leurs têtes,
Et ne cherchent dans leurs conquêtes
Que le plaiſir de s'en vanter;
Lorval (c'eſt ainſi qu'on le nomme)
Paſſoit la ſaiſon de l'été,
Dans le château d'un riche Gentilhomme,
Que l'on diſoit avoir été
Des plus galans. Deux femmes du grand monde
Dans ce château ſe trouvoient avec eux:
L'une étoit brune, & l'autre blonde,
Mais charmantes toutes les deux,
Coquettes pardeſſus. Entre elles
Le choix étoit difficile & douteux;
Que fit Lorval, auprès de ces deux Belles?
Car, dira-t-on, ſans doute il voulut faire un choix;
Il lui falloit une bonne fortune.
Bel embarras vraiment! n'en pouvant choiſir une,
Il les choiſit toutes deux à la fois;
Il aima la blonde & la brune.
Aimer, c'eſt dire trop; dumoins
Il leur parla d'amour, il leur donna des ſoins.
Tour à tour à chacune il rediſoit ſans ceſſe:
Je vous adore, & n'adore que vous.

Peut-être même ſon adreſſe
Eût remporté ce prix ſi doux,
Et qui n'eſt dû qu'à la tendreſſe.
Mais de ſes beaux projets l'une enfin s'apperçut,
A ſa rivale elle en fit confidence,
Et dès l'inſtant même on conçut
Le projet d'en tirer vengeance.

Comme il étoit un ſoir près de ſe mettre au lit,
Dans ſa chambre entrent nos deux Belles :
Si vous nous ſecondez, Lorval, lui dirent-elles,
Nous allons jouer cette nuit
Un tour plaiſant au Vicomte d'Arbelles,
Un tour unique. Auſſitôt on lui fit
Un conte ſi gai, que d'avance
Le premier lui-même il en rit,
Tant le récit avoit de vraiſemblance.
Soit; diſpoſez de moi, leur dit-il galamment;
Vous regarder, c'eſt vous rendre les armes;
De vos plaiſirs que je ſois l'inſtrument,
Comme je ſuis le martyr de vos charmes.

Après ce tendre compliment,

A leur diſcretion le Galand s'abandonne:
On ſe ſaiſit de ſa perſonne;
Dans une longue robe on vous l'emmaillota;
Fortement on l'y garrota;
Pour rendre de ſon corps chaque membre inutile,
Une bande vingt fois l'entoure; après cela,
Au milieu de la chambre on vous le plante là
Droit ſur ſes pieds; mais immobile.
Meſdames, leur dit-il, en leur criant merci!
Ah! finiſſons; car, à vrai dire,
Je ne ſuis pas à l'aiſe ici.
Pour réponſe il reçut un grand éclat de rire.
Tout eſt fait, lui dit-on; le Vicomte en ceci
N'a rien à démêler. Or maintenant, beau ſire,
Par nous va vous être accordé
Le prix, que ſi long-tems vous aviez demandé.
Nous avons découvert vos amoureuſes trames;
Mais loin de diviſer nos âmes,
Cette rivalité nous unit toutes deux;
Nous avons cru que le devoir des Dames
Étoit de céder à vos vœux;
Et qu'après tout, pour rendre un homme heureux,
Ce n'étoit pas trop de deux femmes.

Qui

Qui fut bien ſot? ce fut Lorval:
Étourdi que je ſuis, diſoit-il en lui-même!
Ah! crioit-il encor, voilà, pour qui vous aime,
Un procédé bien peu loyal!
Quoi! lui répondit-on, vous trouvez-vous ſi mal?
Vous allez être mieux; l'heure du Berger ſonne.
Au premier ſignal qu'on leur donne,
Quatre Valets officieux
Emportent le captif. Nos Belles en perſonne
Accompagnent ſa marche, & d'un air gracieux,
Attachent des pompons au ſac qui l'empriſonne.
Bientôt il ſe voit tranſporté
Sur un lit, où le goût allie
Tout ce que de nos jours le luxe multiplie
En faveur de la volupté.
Sur ce lit, bien plus doux que des lits de fougère,
Et qu'enfle mollement le duvet le plus fin,
Brillent des draps moelleux faits du plus noir ſatin,
Dont la couleur, dans l'amoureux myſtère,
Fait reſſortir l'albâtre d'un beau ſein.
Des flambeaux diſperſés autour de la ruelle,
Y doubloient les rayons du jour;
Et des glaces, que l'art ſuſpendit tout autour,

Rendoient, du moindre geſte, une image fidelle ;
Aſyle magique, où l'Amour
Eût trouvé ſa Pſiché plus piquante & plus belle.

C'eſt là que le Galand voit ces jeunes Beautés,
Sous une irritante parure,
Entrer négligemment, s'étendre à ſes côtés ;
Tant d'attraits demi-nus & tant de privautés
Mettent ſes ſens à la torture.
Eh, bien, dit l'une ? enfin vous voilà mieux!
Vous pouvez maintenant nous rendre un libre hommage ;
Et pour parler votre langage,
Lorval, oh ! pour le coup, vous voilà dans les cieux!
Dans les cieux, leur dit-il! ah! quelle barbarie!
Dites plutôt en enfer. Et ſoudain
Elles de répliquer par mainte agacerie :
Serez-vous ſi cruel ? ou depuis ce matin,
Nos traits ſont-ils changés ? Alors il ſe conſume
En combats vains & douloureux ;
Et tous les feux que le deſir allume
Vont dévorer le Tantale amoureux.
Même ſur le minuit, pour ſortir de ſa chaîne,
Il fit de ſi rudes efforts,

Que l'une & l'autre à ſes tranſports
Sentit une frayeur ſoudaine ;
On s'élance du lit, on crie à perdre haleine :
Ciel! je ſuis perdue. A la fin
Ayant vû par leurs yeux qu'il s'agitoit envain,
Elles rentrent au lit, & malgré ſa prière
La nuit ainſi ſe paſſa toute entière.
Qu'elle fut longue! Le matin
On le quitte : là, là, reſtez, lui dirent-elles ;
Il eſt encor matin. Adieu.
Quand on vient de paſſer la nuit entre deux Belles,
On a beſoin de repoſer un peu.
De vous, nous allons rendre un fort bon témoignage ;
Au lit, ma foi, vous n'avez point d'égal.
Nous vous laiſſons. Bientôt, ſi vous voulez, Lorval,
Ne pleurer pas, être bien ſage,
Une Nymphe au joli corſage
Viendra vous délivrer. A ces mots de tirer
Leur révérence au pauvre Solitaire.
On croit bien qu'il ne dormit guère ;
Mais trois heures après vint pour le délivrer
Une vieille ſans dents & preſque octogénaire ;
Nouveau motif pour enrager.

Il perdoit par cette malice
Juſqu'au deſir de ſe venger
De tant d'affronts ſur ſa Libératrice,
Qui hardiment s'expoſoit au danger.
Il eut enfin liberté toute entière :
De ce tour, diſoit-il, on recevra le prix,
Et je ſais de quelle manière.
Où ſont ces dames ? Où, dit la belle Geolière !
Mais.... ſauf tout accident, elles ſont à Paris.
Adieu les projets de vengeance ;
Il fallut dévorer ſes affronts en ſilence.
Mais il ſe tut envain ; le tour fut ébruité
Par ſes deux malignes Maîtreſſes :
En couplets même il fut chanté ;
Et depuis, quand ſa vanité
Oſoit vanter encor de nouvelles proueſſes :
Monſieur, lui diſoit-on, étiez-vous mailloté ?

CONTE II.

LES SINGES ET LE PAYSAN.

GRÉGOIRE, naïf perſonnage,
N'avoit pas vû de Singe encor, bien que par l'âge
Ses cheveux, jadis noirs, fuſſent déjà tous gris.
Lecteur, n'en ſoyez pas ſurpris;
Il ne ſortoit jamais de ſon village.
Un panier à la main, le bon-homme au Château,
Pour offrir au Seigneur quelque fruit aſſez beau,
Arrive un jour, en fort humble poſture.
Or le Seigneur avoit par aventure,
Amené deux Singes fort grands,
Tous deux fort laids, tous deux charmans,
Vêtus élégamment & chargés de dorure.
Grégoire les rencontre, en montant l'eſcalier:
On ſait qu'un Singe a l'air fort cavalier,
Qu'en ſon commerce il met beaucoup d'aiſance,
Et que dès l'abord, familier,
Il a bientôt fait connoiſſance.
Les voilà tous les deux autour du Villageois,

Qui les voyant dorés, & vêtus d'importance,
S'y méprend, s'incline trois fois ;
Alors ſur le panier ils font jouer leurs doigts,
Le Vieillard les regarde & fait la révérence.
Puis de fouiller par-ci, par-là,
Puis de goûter au fruit, qu'on épluche avec grace;
Par plus d'un tour de paſſe-paſſe,
Du préſent de Grégoire un bon tiers s'en alla;
Puis le payant d'une grimace,
En gambadant, ils vous le plantent là.
Au Maître enfin parvint Grégoire.
Voilà, dit le Seigneur, une fort belle poire!
Monſeigneur, reprit-il, c'eſt de notre eſpalier.
— Mais quelqu'un au panier a touché, ce me ſemble ?
— Ah! c'eſt que j'ai, dans l'eſcalier,
Trouvé Meſſieurs vos fils, qui s'amuſoient enſemble;
Ils ont mangé ce qui manque au panier.

CONTE III.

LE MARI COMMODE.

UNE femme, jeune & coquette,
Pour ſon ménage fit emplette
D'un mari mal tourné, qui valoit bien ſon prix:
C'étoit tout juſte ſon affaire ;
Doux, complaiſant, la perle des maris,
Un mari d'or & tel qu'on n'en voit guère,
Même à Paris.
Il eſt vrai que la Belle (on la nommoit Lucrèce)
Étoit femme à mener un homme rondement ;
Et qu'elle eût cavalièrement
Uſé de force, au défaut de l'adreſſe.
Même on a dit qu'un ſoir, voulant, quoique bien bas,
Dire en paſſant ſon avis à ſa femme,
En réponſe, la bonne Dame
Le fit ſortir de table, au milieu du repas,
Et lui faiſant mettre ſes chauſſes bas,
Lui paya ſes avis, à grands coups d'étrivières.
La leçon fut heureuſe ; il ne l'oublia pas ;

Lucrèce auſſi n'y revint guères.
Eh ! comment battre un tel époux ?
Il étoit, las ! ſi facile ! ſi doux !
L'Amant doit-il venir ? d'un air d'indifférence ;
Devant lui, comme ſans deſſein,
Madame en dit un mot d'avance,
Et Monſieur part dès le matin.
Si, ſans avoir averti ſa Maîtreſſe,
Au logis l'Amant quelquefois
Surprend le mari de Lucrèce,
Le mari cherche promptement
Son chapeau, ſon épée, & lui dit humblement :
Pardon, Monſieur ; puis ſe retire.
S'il le rencontre en ville, il vous met chapeau bas,
Incline la tête & lui tire
Sa révérence de vingt pas.

Mais, dira-t-on, eſt-il croyable
Qu'il ſoit un tel mari dans tout le genre humain ?
Ce portrait n'eſt pas vraiſemblable.
D'accord ; mais il eſt vrai. J'ai vû dans mon chemin
Plus d'un époux auſſi traitable.
Chacun, comme il l'entend, agit en pareil cas :

Diſputer ſur les goûts n'eſt pas d'un homme ſage.
Voyez ces peuples dont l'uſage
Eſt de faire à leur hôte, à la fin du repas,
Les honneurs de leur lit. Ce mari-ci peut-être
Naquit, dumoins il fut digne de naître
D'un peuple ſi poli. Le bonhomme, un beau jour,
Vit par hazard à certaine fenêtre
Le Galant de ſa femme (on le nommoit Melcour)
Il tenoit dans ſes bras une beauté peu fière;
Et ſur elle, de tems en tems,
Ses mains s'égaroient de manière,
A prouver qu'en d'autres inſtans
Il avoit liberté plenière.
Il reconnut Melcour fort aiſément,
Et ne put diſtinguer la Belle;
C'étoit ſa femme; & fermement
Il la croyoit alors chez elle.
De retour au logis, après un long moment,
En déshabillé ſimple, il retrouve ſa femme.
En rentrant, elle avoit quitté
Ses atours; non qu'elle eût dans l'âme
La moindre peur, mais par commodité.
Il entre d'un air attriſté,

Sans dire mot. Qu'avez-vous, dit Lucrèce ?
Votre front me ſemble altéré.
Ah ! dit-il, j'ai le cœur nâvré !
Je ne lui croyois pas tant de ſcélérateſſe.
Après l'amour que vous aviez pour lui !
-De qui parlez-vous là ? - De Melcour. Le parjure....
Je l'ai vû moi-même, aujourd'hui,
Careſſer une créature....
Eh ! gros butord, dit-elle ; c'étoit moi.
Quoi ! c'étoit vous ! ah ! la douce nouvelle !
Que vous me ſoulagez ! ma foi,
J'aurois juré qu'il étoit infidèle.

CONTE IV.

LE PÉNITENT QUI MARCHANDE.

COMPÉRE Blaiſe, au grand Pénitencier,
De ſes péchés faiſoit la confidence.
Lors celui-ci : Blaiſe, pour pénitence,
Vous jeunerez un mois entier.
Blaiſe ſe lève : un mois! c'eſt trop, mon père.
Huit jours. Voilà pour vous tout ce que je puis faire.
Il s'éloigne un inſtant, puis revient ſur ſes pas :
Hem? voulez-vous? huit jours. C'eſt toute une ſemaine.
— Mon cher enfant, ici l'on ne marchande pas.
Tu n'as pas la tête bien ſaine ;
Tu crois être à la foire. — Eh! bien ;
Puiſque vous le voulez, je vais encor vous mettre
Deux jours ; ça fera dix ; mais je n'y mets plus rien.
Oui, ou non. Si le cas avoit pu le permettre,
Le Paſteur volontiers eût ri de l'entretien.
Mais prenant un grave maintien,
Il le menace alors de lancer quelque foudre,
(Foudre ſpirituel, s'entend ;)

L'étonne & l'intimide tant,
Qu'il le fait conſentir à ſe laiſſer abſoudre.
Enfin puiſqu'il le faut, reprend le Villageois,
Vous voudrez bien qu'au moins je choiſiſſe le mois;
Or Février ſera mieux mon affaire.
—Soit, mais pourquoi choiſir ſur tous
Ce mois-là ſeul? — Pourquoi, mon père!
C'eſt que ce mois eſt moins long de deux jours.

CONTE V.

LE TAMBOURIN. (*)

DANS ce pays, que l'on nomme Provence,
Pays que j'aime (Amour ſait bien pourquoi);
Du plaiſir on ſubit la loi,
Plus qu'en aucun lieu de la France.
Sous ce beau ciel, tout ſemble réveiller
Les ſens qu'ici fatigue une fauſſe molleſſe;
Et le plaiſir, qui, là, veille ſans ceſſe,
A toujours l'air, ici, de ſommeiller.
Traits charmans, beaux yeux, tendres âmes,
Eſprit vif & doux entretien,
Nature n'y refuſe rien
Au ſexe.... Amis, j'entens les femmes:
Pour les hommes, je n'en dis rien.
Il faut voir, là, Nymphe au tendre ſourire,

(*) On ſait que cet inſtrument eſt une eſpèce de Tambour, ſur lequel on s'accompagne de la main droite, en tenant ſon Flageolet, de la gauche. Cet inſtrument eſt fort analogue à la danſe vive & animée des Provençaux.

Aux jupons courts, aux pieds légers,
Jouer à l'ombre des vergers,
Ou dans des forêts d'orangers,
Qui parfument l'air qu'on reſpire.
Voyez-là ſauter & courir
Sur les gazons qu'à chaque inſtant Zéphir
Enrichit des tréſors de Flore.
C'eſt alors qu'on peut ſans mentir
Dire que ſous ſes pas les fleurs ſemblent éclore.

Dans un hameau de ces climats,
Et filles & garçons, comme on fait en Provence,
Fête & Dimanche, alloient brouiller leurs pas,
Au ſon du tambourin, qui marquoit la cadence.
Or il ſurvint un terrible embarras:
Le Curé, qui ne danſoit pas,
Voulut interdire la danſe.
Contre elle, un jour, au prône il enfila
Un long diſcours: cenſeur impitoyable,
Il diſoit que ce plaiſir-là
Étoit impur, inventé par le Diable;
Que ſe mêler ainſi fille & garçon,
C'étoit au ciel faire une offenſe;

Que rien n'étoit pour l'innocence
Plus dangereux qu'un rigaudon.
Il ajouta, que toujours en ſilence,
Par-là rodoit l'Eſprit malin ;
Que l'uſage établi de ſe donner la main
Accoutumoit à la licence ;
Que d'ailleurs devant les garçons,
Le ſeul mouvement de la danſe
Faiſoit toujours un peu remonter les jupons,
Qui déjà n'étoient pas trop longs :
Comme Paſteur de ce village,
Cria le ſaint homme à la fin,
Je viens vous défendre l'uſage
De la danſe & du tambourin.
Du tambourin ; oui. Car toute la vie
Malgré moi, malgré vous, ſans en avoir envie,
(Je vous connois) tant que vous entendrez
Le tambourin, vous danſerez ;
J'en ſuis ſûr. Or je te commande,
Comme ton Paſteur, Mathurin,
De brûler, ce ſoir ou demain,
Ton inſtrument. Après ſa réprimande,
Il laiſſe là tout ſon monde étonné,

Et conſterné ;
A voir leur triſteſſe profonde,
Las ! il ſembloit que pour le lendemain,
Dans cette chaire, un Prophète divin
Leur eût prédit la fin du monde.
Enfin chacun s'eſt retiré,
Plongé dans un morne ſilence;
Et Mathurin ſe jette aux genoux du Curé,
Pour le prier d'annuller la ſentence.
Par ſes regrets n'ayant pu le toucher,
Les yeux baiſſés, la triſteſſe dans l'âme,
Il va livrer l'inſtrument à la flâme,
Et de ſes pleurs arroſe le bucher.
Le lendemain quel air ſombre au village !
Le deuil le couvrit tout entier.
Ce fut bien pis, quand le calendrier
Vint annoncer un Saint, qu'on étoit dans l'uſage
De bien chommer ! quelle fête, grand dieu!
Le rire alors déſerta ce village,
Et l'Ennui fut Seigneur du lieu;
Tout le hameau devint ſa proye;
La nuit eſt triſte, & plus encor le jour;
On a voulu bannir la joye,

Avec

Avec elle bientôt s'eſt envolé l'amour.
Son départ cauſa grand dommage ;
Car le travail ruſtique alla plus froidement ;
Un peu d'amour donne cœur à l'ouvrage.
Vienne l'indifférence, & vous verrez, je gage,
Arriver le déſœuvrement.
Quel accident a donc changé la face
De ces beaux lieux ? un tambourin brûlé :
Le plaiſir de la danſe en étoit exilé ;
Bientôt Bacchus a pris ſa place.
On ne va plus ſous l'orme ? on reſte au cabaret.
La piété non-plus n'y gagna guère ;
Car à l'égliſe on ne paroît
Pas plus ſouvent qu'à l'ordinaire :
Tel parfois s'y rend aujourd'hui,
Qui rempli de ferveur, bien moins que de triſteſſe,
Vient offrir à Dieu ſon ennui :
Le beau préſent ! L'une & l'autre jeuneſſe
Prioit ainſi tous les matins :
Mon Dieu ! donnez-nous donc un Curé juſte & ſage,
Qui chériſſe bien ce village,
Qui prenne ſur nos blés, nos huiles & nos vins,
Ce qu'il lui faut, pas davantage,

Qui du ſalut nous montre les chemins,
Et nous laiſſe nos tambourins.

Vint le Seigneur. Surpris de leur mine défaite,
Et pénétré du récit qu'on lui fit,
Il pria le Curé de lever l'interdit,
Et d'un beau tambourin, pour eux, il fit l'emplette.
Lui-même, quoique déjà vieux,
Voulut ouvrir le bal de la fête nouvelle;
Le Villageois s'y remit de plus belle;
Il danſa, fit l'amour, & tout n'alla que mieux.
Laiſſez danſer le Peuple : à quoi bon de ſa vie
Irez-vous attriſter le cours?
Vous y perdrez, car le Peuple a toujours
Moins de vertus, quand il s'ennuye.

CONTE VI.

LA JEUNE NYMPHE.

Près du pont, ſurnommé royal,
Brille à Paris un jardin magnifique,
Que du fameux le Nautre, aujourd'hui ſans rival,
Créa jadis la baguette magique.
C'eſt là qu'avec ferveur cent Nymphes tour-à-tour,
Belles par fois, jamais ſévères,
Qui dans la milice d'Amour,
Font le ſervice en volontaires,
Aſſidûment vers le déclin du jour,
Sous ces grands arbres ſolitaires,
Pour récruter, vont battre le tambour.
Là viennent des Amours de plus d'une manière,
De bruns, de blonds, de groſſiers, de galans,
Et des Amours à la liſière,
Et des Amours en cheveux blancs.

A l'inſtant où le jour venoit de diſparoître,
A Nymphe aimable il échut en ces lieux

Un de ces vieux qui ſont les jeunes, ou peut-être
De ces jeunes, qui ſont ſi vieux !
Un Amour, moitié ſage & moitié petit-maître,
Paſſe & lui dit : que je plains tes beaux jours !
Quel triſte emploi ! faire toujours
Des heureux, & ne jamais l'être !
Tu crois mes jours infortunés,
Dit-elle gravement ; va, bannis tes allarmes ;
Apprens que pour les cœurs bien nés
Le devoir a toujours des charmes.

CONTE VII.

LE DIVORCE VOLONTAIRE.

Assez long-tems, mon Apollon s'amuſe
A rimer des contes joyeux;
Craignons que le Lecteur, égayé par ma Muſe,
Ne la borne au cercle des jeux.
D'aucuns, ſi par hazard, un jour, je me diſpoſe
A de plus graves entretiens,
Diront: quelle métamorphoſe!
Pourquoi s'aviſe-t-il, étant né pour les riens,
De vouloir être quelque choſe?
D'autres peut-être, en ce moment,
Sont déjà tout prêts à me dire:
Quittez un vain amuſement;
Il eſt honteux de toujours rire.
Point de procès, grave Cenſeur:
Je finis.... Cependant le métier de Conteur
M'amuſe tant, bien que frivole!
Ah! de grâce, un moment! puis je promets, Lecteur,
D'être grave, & je tiens parole.

Deux amans, Liſe & la Forlére,
(Au Dieu d'hymen ce couple étoit dévot,)
Mirent dans leur ſecret le Prêtre & le Notaire ;
Chacun des deux avoit pour dot
Beaucoup d'amour & beaucoup de miſère ;
C'eſt trop d'une moitié. Cet hymen proſpéra ;
Tout un grand mois, on s'adora ;
La nôce chaque jour ſembloit renouvellée ;
Mais au deuxiéme mois, l'amour prit la volée,
Pauvreté ſeule demeura.
Dieu ſait lors ſi l'ennui, du logis s'empara !
Que le jour luiſe, ou que le jour s'efface,
S'ennuyer l'un de l'autre, & ne poſſéder rien,
D'un tel emploi, dieu vous gard', gens de bien !
Enfin las de gémir tout bas de leur diſgrace,
Nos deux époux, dans un triſte maintien,
Les bras croiſés, ſe regardant en face,
Eurent un jour cet entretien.

LA FORLÉRE.

Eh bien, Liſe ?

LISE.

Eh, bien, la Forlére ?

LE FORLÉRE.

Nous voilà donc ſans argent ?

LISE.

Oui.

LA FORLÉRE.

Et mariés !

LISE.

Hélas ! oui.

LA FORLÉRE.

Dis, ma chère ;
Tu n'en as pas, je crois, le cœur plus réjoui ?

LISE.

Hélas ! non. Mais qu'allons-nous faire ?

LA FORLÉRE.

Ma foi, je n'en ſais rien.

LISE.

Comment !
Tu n'en ſais rien ?

MA FORLIÉRE.

Eh, non, vraiment.

LISE.

Tu n'en ſais rien ! ainſi donc ma jeuneſſe
Va dépérir dans le chagrin,

Traître ! ainſi donc, en recherchant ma main,
Tu te jouois de ma foibleſſe !
Au portrait que tu m'en faiſois,
J'eſpérois, ſcélérat, une plus douce vie !

LA FORLÉRE.

Eh ! mon enfant, dis-moi donc, je te prie;
Savois-je ce que je diſois ?
On perd la tête, alors qu'on ſe marie.
J'avois promis que la fin de mes jours
Seroit la fin de mes amours?
Telle promeſſe eſt un peu téméraire ;
Car il faudroit ſavoir, avant que d'oſer faire
Le ſerment de s'aimer toujours,
Si l'on ſaura toujours ſe plaire.
Quand tu tenois mon cœur, que ne l'as-tu gardé ?
C'étoit là, je crois, ton affaire.
Je fis encore un ſerment hazardé :
Je te promis de t'enrichir bien vîte.
Mais que veux-tu? je ne ſoupçonnois pas,
Que pour toujours la fortune ici-bas
Fût brouillée avec le mérite.

LISE.

Et tu crois donc en être quitte,

En me diſant : je me trompois ?
Nous n'avons bientôt plus de gîte.
Que deviendrons-nous, traître ?

LA FORLÉRE.

Eh ! de grâce, la paix !

LISE.

Comment ! la paix ! quand je me meurs, infâme !

LA FORLÉRE.

Oui, j'ai quelques torts, j'en convien.

LISE.

Ah ! que tu mériterois bien....

LA FORLÉRE.

Oui, ma femme.

LISE.

Hem ! ſi ce n'étoit le blâme,
Je devrois ſur l'heure....

LA FORLÉRE.

Oui, ma femme.
Oh ! ça, dis-moi, parlons raiſon.
Il eſt ſûr que notre maiſon
Eſt un enfer : la grâce nuptiale
Nous laiſſe, hélas ! dans un triſte abandon ;

Ah ! ſi je ne tenois à la foi conjugale!....

LISE.

Oh ! je t'en diſpenſe.

LA FORLÉRE.

Oui. Parles-tu tout de bon ?

LISE.

De très-grand cœur, je t'en diſpenſe.

LA FORLÉRE.

Ah! bon. En ce cas-là, je puis en ſûreté,
De mes deſſeins te faire confidence ;
Si tu ſecondes bien ce que j'ai projetté,
Nous pouvons de la pauvreté
Paſſer bientôt à l'opulence.

LISE.

Quels ſont donc, s'il vous plaît, ces projets importans ?
Quelques beaux châteaux en Eſpagne ?

LA FORLÉRE.

Écoute : tu ſais bien que le Marquis du Tems,
Qui me protége dès longtems,
Eſt pour ſix mois à la campagne ?
Qu'il m'a confié ſa maiſon ?

LISE.

Oui.

LA FORLÉRE.

Depuis ſon départ, tous les ſoirs, ſur la brune,
Paré de ſes habits, décoré d'un grand nom,
Je vais en divers lieux, pour tenter la fortune.

LISE.

Eh, bien? après?

LA FORLÉRE.

Un moment; tu vas voir.
Dans l'une des maiſons, où j'étale le ſoir
Tout mon appareil de nobleſſe,
J'ai trouvé certaine Comteſſe....
Devines-tu le reſte?

LISE.

Non, ma foi.

LA FORLÉRE.

Elle a goûté mes airs, ma politeſſe;
Enfin elle eſt folle de moi.
Je la crois riche.

LISE.

Eh, bien? que me fait ſa richeſſe?

LA FORLÉRE.

Hem! avec moi peut-être tu pourrois
Hériter de la bonne Dame.

LISE.

Moi ! comment cela ?

LA FORLÉRE.

Je voudrois....

LISE.

Tu voudrois ?

LA FORLÉRE.

Je voudrois, ma femme....

LISE.

Eh! parle donc.

LA FORLÉRE.

L'épouſer.

LISE.

Toi ?

Mais tu perds la tête, je croi !
Deux femmes à toi ſeul ! n'eſt-ce pas aſſez d'une ?

LA FORLÉRE.

Sifait, mon cœur ; c'eſt déjà trop ; mais voi:
Cet autre hymen, pour nous, eſt un coup de fortune.
De ſes biens, en ſecret, nous jouïrons tous deux.

LISE.

Nous jouïrons, à la bonne-heure.
Mais peux-tu former d'autres nœuds,

Convoler, avant que je meure ?

LA FORLÉRE.

Je le pourrai, ſi tu le veux.
Tu n'as qu'à garder le ſilence
Sur le contrat dont nous ſommes liés ;
Le prêtre nous a mariés ;
Nous nous démarîrons.

LISE.

Eh, mais oui, quand j'y penſe... ;
En effet, ſe démarier,
Cela doit être drôle.

LA FORLÉRE.

Oh ! je vais parier
Que rien n'eſt ſi plaiſant.

LISE.

Oui, mais quel perſonnage
Joûrai-je auprès de toi, pendant ce mariage ?

LA FORLÉRE.

Un très-bon rôle, aſſurément :
Tu redeviendras ma maîtreſſe.

LISE.

Eh ! mais réellement, ton projet m'intéreſſe.

LA FORLÉRE.

Quand je te dis qu'il eſt charmant ?
Que ſait-on ? notre amour peut-être,
Par ce nouvel arrangement,
Plus fort que jamais, va renaître.
Oh ! comme nous ſerons ſurpris !
Nous allons nous aimer. Nos yeux, avec ivreſſe,
Vont ſe chercher, & s'enflammer ſans ceſſe.

LISE.

Plus de débats, de haine, de mépris.

LA FORLÉRE.

L'un, dans le ſein de l'autre, épanchera ſon âme.

LISE.

Nous apprendrons encore à ſoupirer.

LA FORLÉRE.

Oh ! comme je vais t'adorer,
Quand tu ne ſeras plus ma femme !
Tiens; je ſens le charme opérer ;
Déjà je te trouve embellie.

LISE.

Et déjà tu me parois mieux.

LA FORLÉRE.

Viens; embraſſe-moi, Liſe.... Ah ! Dieux !

Non, je ne cueillis de ma vie
De baiſer plus délicieux!

LISE.

Adieu, mon cœur!

LA FORLÉRE.

Adieu, ma douce amie!

Là finit l'entretien. A ces tendres adieux
Succéde encore un baiſer de tendreſſe;
Puis on s'en va, le cœur plein d'allégreſſe;
La veille de leur nôce, ils étoient moins joyeux.
La Forlére, en Marquis, va revoir ſa Comteſſe,
Plus hautement, fait parler ſon amour;
Propos d'hymen; il ſoupire, il la preſſe;
Tout fut d'accord, & l'on prit jour
Pour terminer. Cependant la Forlére
Voit-il d'un créancier le front triſte & ſévère?
Il le tire à part, & tout bas,
Il lui dit, d'un air de myſtère,
Qu'il va ſe marier. Quoi! vous ne l'êtes pas,
Lui dit-on? — Chut! parlons bas, je vous prie;
La pauvre fille, hélas! ſaura bien aſſez tôt
Qu'on m'immole, qu'on me marie.

J'en ai regret ; mais il le faut.
J'épouſe de grands biens, & femme aſſez jolie.
On eſt prêt à ſigner. Adieu donc, mon très-cher ;
Après la nôce. Arrive la journée
Qui doit à la Comteſſe unir ſa deſtinée ;
Dans un char élégant, en Marquis du bel-air,
Il la conduit aux autels d'hyménée ;
Et tandis que tous deux prononcent à genoux
Un oui ſolemnel, authentique ;
Un habile Traiteur, averti par l'époux,
Prépare un banquet magnifique.

Déjà nos époux orgueilleux
Arrivent au banquet, précurſeur de la danſe :
Tout annonçoit le faſte & l'opulence ;
Et notre Marquis radieux
Égaya la magnificence
Par ſes bons mots. A la fin du repas,
Le bal s'ouvrit avec fracas :
Le mari gai, comme on peut croire,
Y danſa maints balets nouveaux ;
Puis on les mène au lit. On tira les rideaux ;
J'en fais autant, pour abréger l'hiſtoire.

Ça, vous croyez que l'or roule dans la maiſon
Du faux Marquis ? Point du tout. Le Fripon,
Tout juſtement épouſe une friponne,
Qui n'a de fortune & de nom,
Que le titre & les biens que ſon époux lui donne.
Tous deux avoient mêmes projets.
Oh ! le bon tour, que de voir prendre
Deux fourbes aux mêmes filets,
Que l'un à l'autre ils viennent de ſe tendre !

Le Traiteur, dès le lendemain,
Arrive, un papier à la main :
Ah ! bon jour, mon cher la Rémoire :
Votre repas étoit éxquis.
— Je venois, Monſieur le Marquis,
Vous porter mon petit mémoire.
— Eſt-il calculé ? Bon, cela.
Mon ami, je ſuis en affaire.
Madame la Marquiſe eſt là,
De ma part, allez, priez-la
De vous payer cette misère.
A ces mots, la Rémoire part,
Aborde la Marquiſe : Ah ? mon cher, lui dit-elle,

Monſieur le Marquis, de ma part,
Vous paîra cette bagatelle.
Il revient à Monſieur ; Monſieur, ſur nouveaux frais,
Le renvoye à Madame. Or un moment après,
Survint un ouvrier ; même cérémonie.
Tous deux, chez elle enfin il les conduit exprès :
Ah ! payez-donc ces gens-là, je vous prie.
Eh ! dit-elle ; Marquis, que ce ſoit vous ou moi ;
Cela devient égal, je croi.
Il eſt vrai ; mais je vous annonce
Que, dès ce jour-ci, je renonce
A tous ces détails de maiſon,
Abſolument. Vous paîrez tout. — Moi ? non ;
Je ne paîrai rien, je vous jure.
Chacun des deux alors, devina l'encloueüre,
Sur l'aventure ils rêvent un moment,
Sans ſe parler ; puis le Marquis de dire :
Revenez dans deux jours, Meſſieurs. Forthumblement
L'un & l'autre alors ſe retire.
Eux partis, on convint du tout ingénûment :
Tous deux de bon accord, délogèrent : Madame
Alla tâcher de duper quelque Amant,
Et Monſieur, tout honteux, retourna vers ſa femme.

CONTE VIII.

LE SAINT DE VILLAGE.

DANS un village, qu'on appelle...,
(Je viens d'en oublier le nom)
Un Curé deſſervoit jadis une chapelle,
Dont Saint George étoit le patron.
Or il advint, la veille de ſa fête,
Que debout, ſur l'autel, notre Saint exhauſſé,
Par un choc imprévu, très-rudement froiſſé,
A ſes pieds vit tomber ſa tête.
Le bon Curé, déconcerté
Par cette aventure cruelle,
Craignit que ce revers ne ſurprît le fidèle,
Ne rallentît ſa piété.
En rêvant à cette infortune,
Il vit, devant ſa porte, un pauvre homme arrêté,
Qui lui parut avoir la couleur brune,
Et tous les traits du Saint décapité.
C'étoit un étranger. Bon! voici mon affaire,
S'écria-t-il; mon Saint eſt réparé.

Pour une ſomme aſſez légère,
Des vétemens du Saint, l'Etranger accoutré,
Vint recevoir, ſur l'autel bien paré,
Les vœux du peuple : Ah! Dieu! la belle face,
S'écrioit on! il eſt parlant!
Par fois une mouche en volant
Le pique, & malgré lui le Saint fait la grimace.
Ah! Dieu! voyez-le donc, comme il a l'œil brillant!
On diroit qu'il remue! A ces mots, le pauvre homme
Tremble, & de ſon marché dans le cœur il ſe plaint;
Il eût donné la moitié de la ſomme,
Pour n'être pas devenu Saint.
Enfin, en enrageant, il ſouffroit ſans rien dire,
Quand par hazard un cierge dérangé
Vers ſon pied nud, bien dirigé,
Fait tomber, goute à goute, une brûlante cire,
Pour le coup, bien que réſigné,
Vaincu par la douleur, d'une voix effroyable,
Notre Saint, criant comme un Diable,
Saute au milieu du peuple conſterné,
De l'Égliſe il franchit la porte,
Et vient dire au Curé, qu'être Saint de la ſorte,
C'eſt être encor pis que damné.

CONTE IX.

LA PETITE DOT.

COLETTE avoit du goût pour l'hyménée ;
Mais point d'argent ; pauvreté fut ſon lot.
La Dame de l'endroit plaignit l'infortunée,
Et lui promit dix écus pour ſa dot.
Elle voulut pourtant voir la figure
Du Prétendu ; le Prétendu paroît,
Tout mal bâti, bien petit & bien laid:
Ah! ciel, dit-elle! eh! quelle créature
As-tu choiſie ? ah ! ne me montre plus
Cette figure contrefaite.
Hélas! reprit naïvement Colette ?
Eh ! que peut-on avoir pour dix écus?

CONTE X.

QUI A JOUÉ JOUERA.

Au jeu d'amour, un Officier naguère
Trop aſſidu, perdoit ſon embonpoint,
Dépériſſoit : & ſouvent ſur ce point,
Certain Docteur, ami du Militaire,
Le ſermonnoit : vous ne m'en croyez point ;
Ce goût vous tue ; il faut vous en défaire.
Mais quoi ! Docteur, faut-il abſolument,
Dit l'Officier, m'en ſevrer pour la vie ?
— Pour toujours ! non ; ce n'eſt pas mon envie ;
Mais il faudroit en uſer ſobrement.
Vous y courez, tant que le jeu vous flatte ;
Voilà le mal : tout calculé, je dois
Par mois, au plus, vous l'accorder trois fois.
Trois fois, dit-il ! ah ! mon cher Hipocrate,
S'il vous plaiſoit de m'avancer le mois ?

Fin du quatriéme & dernier Livre.

OXFORD - TAYLOR INST.

TABLE

Des Contes contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

I. *Le Ruban.* Page 1
II. *Le Railleur.* 9
III. *L'Évêque Meûnier.* 11
IV. *Le Chanteur incommode.* 18
V. *Les deux Dévotes.* 19
VI. *Le Ventre affamé.* 29
VII. *Le Payſan & ſon Fils.* 31
VIII. *Le Jugement du Loup.* 35
IX. *Le Baiſer.* 37
X. *L'heureux Hazard.* 42

LIVRE SECOND.

I. *Alnaſcar.* 45
II. *Le Fou de bon ſens.* 52
III. *La jeune Veuve.* 53
IV. *Le Voleur ſcrupuleux.* 65
V. *Le Gaſcon généreux.* 66
VI *La Femme avare.* 67
VII. *L'Adroit Filou.* 78
VIII. *Les trois Aveugles.* 79
IX. *Le Marguillier prévoyant.* 83
X. *La Partie remiſe.* 84

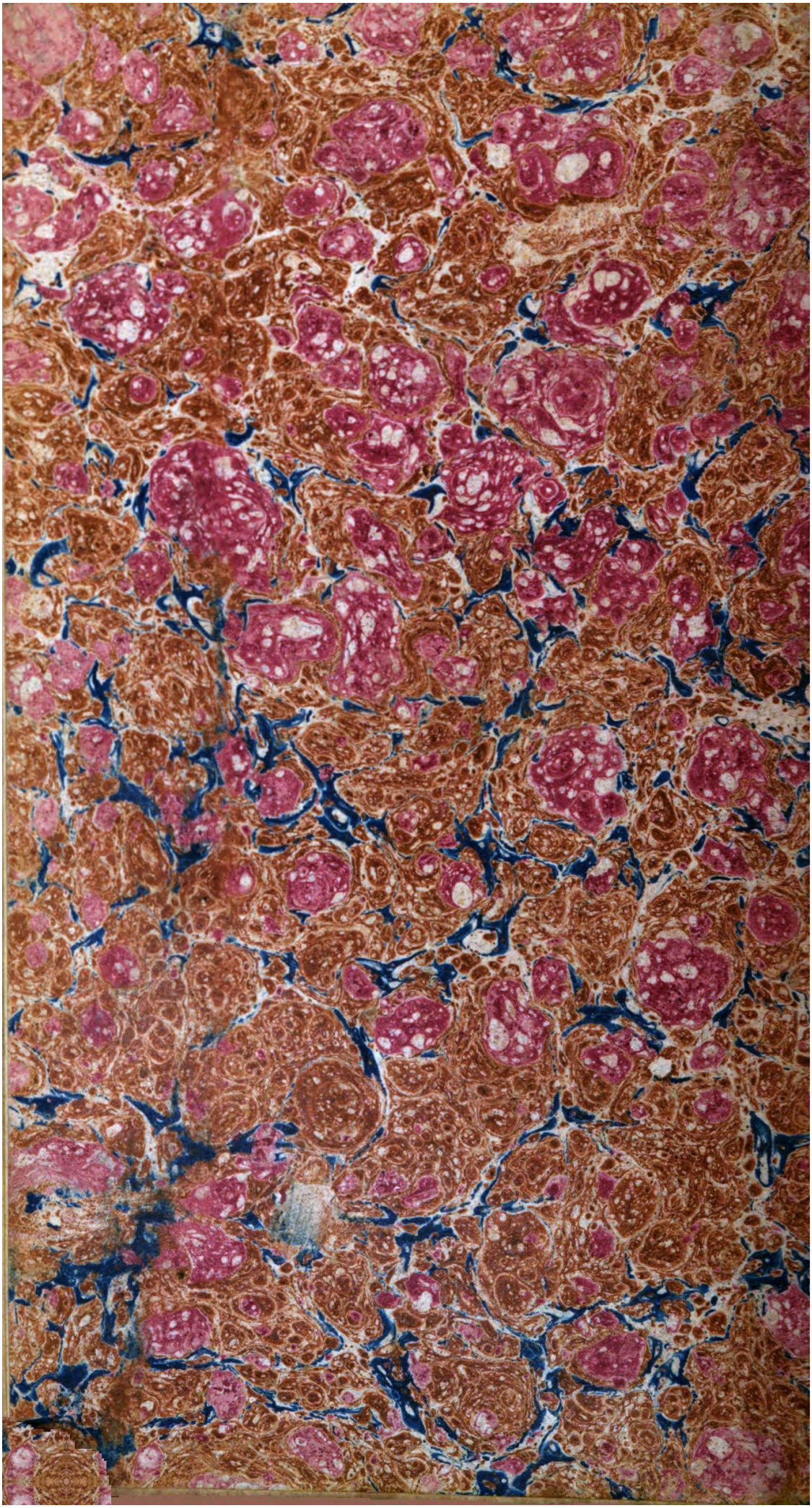
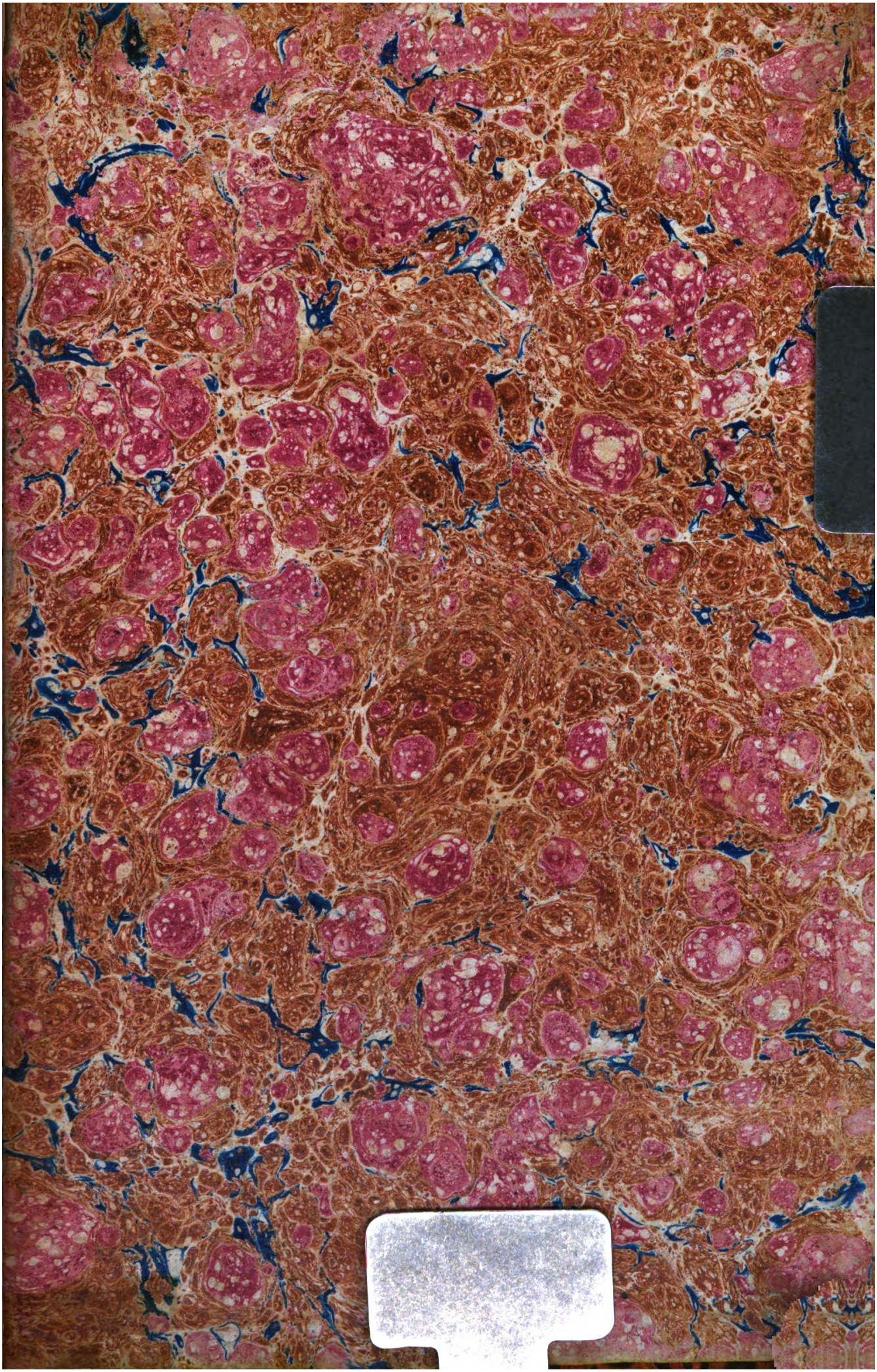
LIVRE TROISIÉME.

I. *La Philoſophie en défaut.* 87

II. *Le Flegmatique.* 102
III. *La Balance, ou le Diable puni.* 103
IV. *Le Farceur.* 111
V. *La Dame & ſon Chien.* 113
VI. *La nouvelle Perrette.* 117
VII. *Jupiter & la Race humaine.* 119
VIII. *Le Maire humilié.* 128
IX. *L'Oncle & le Neveu.* 129
X. *Le Harangueur.* 138

LIVRE QUATRIÉME.

I. *Le Fat en bonne-fortune.* 141
II. *Les Singes & le Payſan.* 149
III. *Le Mari commode.* 151
IV. *Le Pénitent qui marchande.* 155
V. *Le Tambourin.* 157
VI. *La jeune Nymphe.* 163
VII. *Le Divorce volontaire.* 165
VIII. *Le Saint de Village.* 179
IX. *La petite dot.* 181
X. *Qui a joué jouera.* 182

Fin de la Table.

0147092